

N°20

Décembre 2020



BULLETIN
de la maison
D'AUGUSTE COMTE

Sommaire

sommaire

Editorial - Jean-François Braunstein P.4

ARTICLES

- **Portraits d'Auguste Comte**
David Labreure P.6
- **Auguste Comte et les cendres de Napoléon**
Laurent Fedi P.14
- **La genèse de la biologie comtienne : vitalisme, mécanisme, positivisme**
Masahito Hirai P.19
- **Mme Marie : une mère dévouée et un modèle pour l'égérie d'Auguste Comte**
Michel Blanc P.31

ACTIVITÉS CULTURELLES

- **Heure philo, heure science, théâtre, lectures et présentations d'ouvrages**
De Janvier à Octobre 2020 P.38 à 47

VIE DE L'ASSOCIATION

- **Remise des prix de thèse** P.49
- **Colloques, conférences et séminaires** P.50
- **Réseaux sociaux**..... P.53
- **Vie du Musée** P.54
- **Actualité éditoriale** P.57

Épidémies d'hier et d'aujourd'hui

Durant cette année 2020 la Maison d'Auguste Comte a été éprouvée, comme le monde entier, par cette pandémie qui nous immobilise depuis bientôt un an. L'année avait pourtant commencé sous les meilleurs auspices, avec de nombreuses activités culturelles et scientifiques, notamment avec les Heures Philo et Heures science, ainsi que des représentations théâtrales ou la présentation de l'ouvrage sur *Les Brésiliens à Paris* à la Chapelle de l'Humanité. Nos projets étaient nombreux pour cette année lorsque le premier confinement arrêta net toutes nos entreprises. Cet été et à la rentrée de septembre quelques activités purent reprendre, notamment l'Heure Philo ou les visites du Musée. Mais le deuxième confinement a derechef interrompu nos activités.

La Maison d'Auguste Comte a néanmoins pu continuer d'avoir un fonctionnement minimal, en « présentiel » ou en ligne : nous avons ainsi pu tenir l'assemblée générale et le conseil d'administration de notre Association. Le conseil scientifique a pu se réunir et attribuer deux prix à des thèses de grande qualité, l'une sur Comte et le positivisme juridique, l'autre sur Maistre, Comte et Maurras. Des aides à la publication ont été attribuées à des éditions d'œuvres de Comte qui devraient pouvoir toucher un large public. Quant au livre issu du colloque *Femmes et positivismes*, dirigé par Annie Petit et David Labreure, il vient de paraître aux Presses universitaires de Strasbourg. David Labreure et la commission culturelle ont mis sur pied un projet d'exposition sur « Comte et l'École polytechnique », en collaboration avec la Société des amis de la bibliothèque de l'École polytechnique (SABIX), qui devrait se tenir au printemps prochain au Musée, si la situation sanitaire le permet. À l'organisation de cette exposition collaborent activement Bruno Gentil et Alexandre Moatti, que je voudrais remercier ici. Pendant ces mois de fermeture forcée du Musée, David Labreure a continué à faire vivre très activement la Maison d'Auguste Comte sur les réseaux sociaux, Facebook, Twitter ou Instagram. Il envisage d'assurer une présence plus continue « en ligne », y compris avec des contenus vidéo originaux, si la situation sanitaire ne se rétablissait pas assez rapidement. Un grand merci à lui qui a assuré la continuité de l'activité de la Maison d'Auguste Comte en ces temps difficiles.

Dans ces circonstances épidémiques il est difficile de ne pas évoquer le souvenir de Comte. Celui-ci a en effet connu de son vivant les dernières grandes épidémies de choléra qui ont affecté la France, celles de 1832, de 1848 et de 1853-1854. A propos de la plus importante épidémie, celle de 1832, on peut rappeler qu'elle fit plus de 100.000 morts en six mois en France, sans que la vie ne s'arrête pour autant totalement. De ce premier choléra, apparu dans une France déchristianisée, Chateaubriand donnait un tableau fameux dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « le choléra nous est arrivé dans un siècle de philanthropie, d'incrédulité, de journaux, d'administration matérielle. Ce fléau sans imagination n'a rencontré ni vieux cloîtres, ni religieux, ni caveaux, ni tombes gothiques ; comme la terreur en 1793, il s'est promené d'un air moqueur à la clarté du jour, dans un monde tout neuf, accompagné de son bulletin, qui racontait les remèdes qu'on avait employés contre lui, le nombre des victimes qu'il avait faites, où il en était, l'espoir qu'on avait de le voir encore finir, les précautions qu'on devait prendre pour se mettre à l'abri, ce qu'il fallait manger, comment il était bon de se vêtir ». Notre monde est sans doute encore plus prosaïque aujourd'hui ...

Pour sa part Comte avait sa propre théorie sur les épidémies, qu'il exposa notamment à son disciple médecin Audiffrent, dans une lettre du 11 décembre 1854. Audiffrent en tira un livre, peu original, paru en 1866 : *Des épidémies. Leur théorie positive d'après Auguste Comte*. Selon Comte les épidémies ont une origine sociale et tiennent à un déficit d'« altruisme » : « un insuffisant essor de l'altruisme constitue la source secrète d'une foule de perturbations radicalement méconnues. Telles sont surtout les épidémies qui succèdent aux commotions politiques, comme les affections cholériques survenues dans ce siècle, après la secousse bourbonnienne de 1830, la crise républicaine de 1848, et finalement la crise dictatoriale ». Sans doute faudrait-il lier ce déficit d'altruisme à cette « maladie occidentale », que diagnostique Comte, et qui consiste en une rupture de la continuité historique, en une « insurrection continue des vivants contre les morts ». On ne sait si c'est d'un défaut d'altruisme en général ou d'un refus de la continuité dont nous souffrons, mais il faut bien constater que la pandémie actuelle se conjugue aujourd'hui en France avec une crise civilisationnelle chaque jour plus profonde. Espérons néanmoins que cette crise, qui affecte électivement un Occident fatigué, soit pour lui l'occasion d'un nouveau départ.

Jean-François Braunstein

Président de l'Association « La Maison d'Auguste Comte »

Portraits d'Auguste Comte

par David Labreure

Directeur du musée et du centre d'archives
« La Maison d'Auguste Comte »

Nous vous proposons un voyage à travers l'iconographie comtienne avec la présentation d'une sélection de représentations artistiques du philosophe.

Photographies et daguerréotypes

Portrait d'Auguste Comte
(Daguerréotype de 1849, anonyme)



La première représentation connue d'Auguste Comte est un daguerréotype de 1849 d'auteur inconnu. On peut voir Comte dans une pose très caractéristique de la manière dont on le représentera ultérieurement. Le daguerréotype original était dans la possession du comte de Limburg Stirum, disciple hollandais et exécuteur testamentaire d'Auguste Comte. Ce portrait - dont la Maison d'Auguste Comte ne possède qu'une reproduction photographique, à notre connaissance pour le moment... - a en effet servi de modèle, notamment, au fameux "portrait hollandais" d'Hoffmeister. Le procédé du daguerréotype, mis en place par Louis Daguerre (1787-1851) en 1835 consiste à fixer une image sur une plaque de cuivre enduite d'une émulsion d'argent et développée aux vapeurs d'iode. Procédé "primitif" de la photographie, il permettait d'obtenir, fait nouveau à l'époque, une reproduction directe et précise de la réalité. Cette invention connut à partir de 1839 un très grand succès, en France comme à l'étranger. Il est probable que ce portrait de Comte ait été fixé dans l'un des nombreux ateliers de daguerréotypes qui fleurissaient au début des années 1840 à Paris, notamment dans le quartier du Palais Royal où Comte, en 1849, donnait des cours sur "L'Histoire générale de l'Humanité".

La photographie post mortem voit le jour en Angleterre, à l'ère victorienne, et se développe particulièrement au milieu et à la fin du XIX^e siècle en Europe comme aux États-Unis. Cette pratique est donc particulièrement répandue lorsque ce cliché d'Auguste Comte, pris sur le lit de sa chambre rue Monsieur-le-Prince après son décès le 5 septembre 1857, a été réalisé. La mise en scène suggère que le défunt est plongé dans un profond sommeil...

La Maison d'Auguste Comte possède les originaux et quelques tirages de ces clichés, qui sont, malheureusement, les seules photographies connues du philosophe.

Décis tirera de ces photos un tableau, conservé à la Maison d'Auguste Comte.

Photographie post-mortem
d'Auguste Comte
(Florentin Decis, septembre 1857)

Cote archives MAC: 1R 5. (1)



Portraits peints, lithographies, gravures



Portrait dessiné d'Auguste Comte
par Joseph Guichard (1850)

Cote archives MAC: 2018-8-5/6

La Maison d'Auguste Comte possède un beau portrait dessiné du philosophe par le peintre lyonnais Joseph Guichard (1806-1880), élève, notamment, d'Ingres et Delacroix. Outre de nombreux portraits, on lui doit un certain nombre d'œuvres décoratives dont l'exécution, avec Delacroix, du "Triomphe de la Terre ou de Cybèle" dans la galerie d'Apollon au Palais du Louvre. Il réalisera également d'importantes commandes pour l'église Saint-Germain-L'Auxerrois. Guichard était mariée à Agathe de Lagrenée qui connaissait Comte personnellement. Elle fonda d'ailleurs sur ses encouragements un pensionnat de jeunes filles à Passy. Elle réalisa un portrait de Comte au crayon, aujourd'hui introuvable, comme en atteste une lettre du philosophe à Pierre Laffitte d'avril 1850. Le dessin de son mari, conservé dans la salle de cours, au cœur de l'appartement d'Auguste Comte échet à un élève de Guichard, Félix Bracquemond, qui en fit don à la Société positiviste en 1900. Ce dernier ajouta même une dédicace qui figure toujours sur le coin en bas à gauche du portrait. Bracquemond, nous le verrons par la suite, s'inspirera du dessin de Guichard pour réaliser une eau forte, l'année suivante.

Eau forte représentant Auguste
Comte par Félix Bracquemond
(1851)

Cote archives MAC: 2018-8-5/6



En 1851, le jeune élève (18 ans à peine à l'époque) de Joseph Guichard, Félix Bracquemond (1833-1914) réalise une eau-forte d'après le dessin de son maître. Connu essentiellement pour ses gravures, Bracquemond connut un certain succès à la fin du XIX^e siècle. Ami de Manet, Pissaro, Degas ou encore de Gambetta, il exécuta notamment le portrait du président Sadi Carnot en 1894. Bracquemond fréquenta les milieux positivistes, grâce à Guichard

notamment. On lui doit également un portrait peint d'un disciples fervent de Comte, le docteur Horace de Montègre. Comte se prit de sympathie pour le jeune Braquemond à qui il offrit les deux premiers volumes du *Système de politique positive* et son *catéchisme positiviste*. L'eau forte, dont la Maison d'Auguste Comte possède l'une des versions (il y en eut trois au total) porte la mention « Auguste Comte, fondateur de la Religion de l'Humanité », montrant sinon une adhésion complète au moins une certaine sympathie pour les idées positivistes. Comte se montra un peu déçu du portrait qui lui donnait, selon lui, l'air trop triste. Toutefois, Vincent Van Gogh écrira, dans une lettre du 4 juin 1890 à son frère Théo: « Connais-tu une eau-forte de Bracquemond, le portrait de comte ? c'est un chef-d'œuvre. »¹...

¹ Lettre de V. Van Gogh à son frère, 4 juin 1890

Il est des portraits plus réussis que d'autres d'Auguste Comte. Mais la lithographie exécutée en 1851 par le graveur néerlandais Johan Hendrick Hoffmeister (1823-1904) était en tout cas le portrait de lui que le philosophe tenait pour le mieux réussi. Effectué d'après le daguerréotype de 1849, il est peut-être la représentation la plus fidèle de Comte. C'est en tout cas l'image la plus diffusée du philosophe depuis sa mort. Son exécution a été financée par le Baron de Constant Rebecque, un officier de la marine hollandaise à la retraite, disciple positiviste et l'un des 13 exécuteurs testamentaires du philosophe. D'après Comte lui-même, le portrait a été effectué à La Haye. Il en reçoit plusieurs exemplaires de la part de Constant Rebecque en 1851 puis en 1853. C'est à cette occasion, dans une lettre à l'un de ses disciples, qu'il dit admirer à travers son portrait, « l'habileté d'un artiste qui ne me vit jamais »². Un exemplaire de cette lithographie reçue par Comte est accroché dans le salon de son appartement-musée rue Monsieur-le-Prince.



Lithographie, appelé «Portrait hollandais» d'Auguste Comte, exécutée par Johan Hendrick Hoffmeister (1851)

Cote archives MAC : 2018-8-4/4

À l'époque où Auguste Comte rencontre le peintre et sculpteur Antoine Etex (1808-1888), en octobre 1851, seule la lithographie hollandaise et le portrait de Bracquemond existent encore. Encore ne sont-ils tirés qu'à très peu d'exemplaires... Etex, célèbre notamment pour la réalisation de deux bas-reliefs de l'Arc de Triomphe, avait vu en Comte un mentor. Il adhéra d'ailleurs dès après sa première entrevue avec le philosophe, à la Société positiviste. Comte demanda à Etex l'exécution d'un tableau et d'un buste. Etex eut l'idée de représenter Comte assis à son bureau entouré de ses « trois anges » (Clotilde de Vaux, Sophie Bliaux, Rosalie Boyer). Une fois celui-ci terminé, Comte l'accrocha rue Monsieur le Prince mais le destinait, avec l'accord d'Etex, au musée de la ville de Montpellier. Mais Caroline Massin, après la mort de Comte, ne voulut pas s'en dessaisir et alla même jusqu'à déchirer le tableau... Seule subsiste cette lithographie, réalisée par le peintre et graveur Eugène Signol. Il avait toutefois... oublié d'inverser l'image, de sorte que Comte écrit de la main gauche. Ce que ses disciples ne manquèrent pas de relever: « J'ai souvent vu le tableau original : il existe une gravure, ou plutôt une lithographie réalisée d'après lui, qui fait écrire notre Maître de la main gauche »³ (1856). La lithographie est désormais conservée au musée Carnavalet.

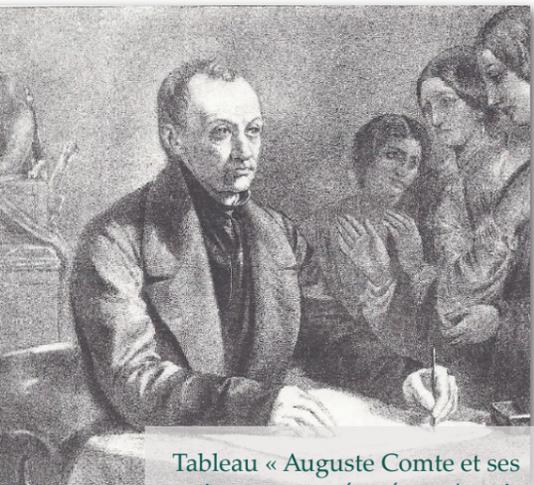
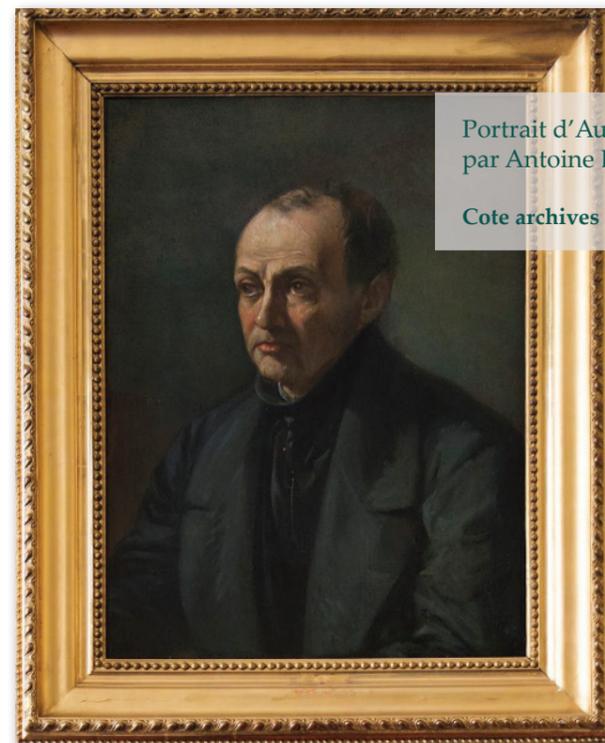


Tableau « Auguste Comte et ses trois anges » exécuté par Antoine Etex (1852), lithographie par Eugène Signol (1856)

² Lettre d'Auguste Comte à Georges Audiffrent, 25 août 1853 in *Correspondance générale VII*, p. 112.

³ Lettre de John Fischer à Henry Edger, 8 juin 1856 in Archives MAC



Portrait d'Auguste Comte exécuté par Antoine Etex (1854)

Cote archives MAC: MAC.R.16.2

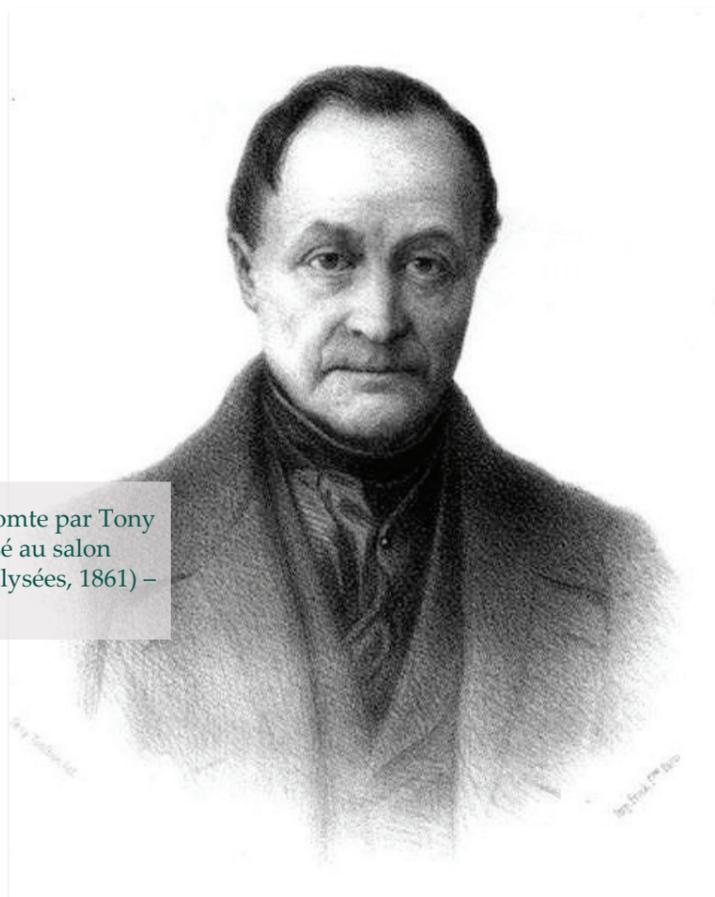
Jules Léonard (1827-1897), peintre belge vivant à Valenciennes, s'est très largement inspiré de la lithographie d'Hoffmeister pour réaliser cette œuvre qui figure désormais dans l'entrée de l'appartement du philosophe. Un tableau de Clotilde de Vaux, réalisé par le même peintre, l'y accompagne. Réalisé en 1860, il s'agit du premier tableau « post mortem » représentant Auguste Comte. C'est un positiviste local, Jean-Baptiste Foucart, avocat et bibliophile, qui chargea Léonard de la réalisation des deux portraits (de Comte et de Clotilde) dans l'entrée de l'appartement, d'après des représentations figurant rue Monsieur-le-Prince. Les deux tableaux ont été donnés par Foucart à la Société positiviste.



Portrait d'Auguste Comte par Jules Léonard (1860)

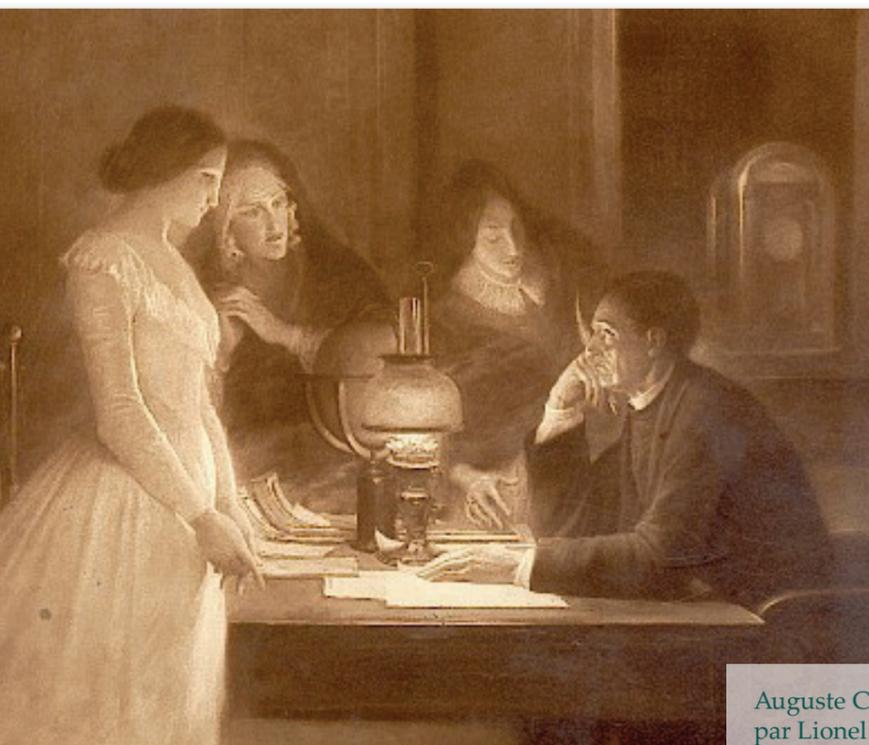
⁴ Lettre d'Auguste Comte à Antoine Etex, 8 juin 1854, in *Correspondance générale VII*, p. 218-219.

Etex débuta ce portrait d'Auguste Comte au printemps 1852, prenant d'abord pour modèle les représentations effectuées par Bracquemond et Guichard. Comte vint ensuite poser dans l'atelier d'Etex, rue de l'Ouest. Adhérant, dans un premier temps, au positivisme, Etex se brouilla avec Comte, suite à quelques échanges houleux. Malgré tout, Comte n'oubliera pas les services rendus par Etex (Un portrait et un buste) à la cause positiviste. Comte put ainsi, avec quelques mois de « retard », accrocher son portrait achevé par Etex en... juin 1854, au-dessus de son canapé, dans le salon de la rue Monsieur-le-Prince. Comte remercia chaleureusement Etex: « Vous avez consolidé vos propres titres à l'immortalité par une œuvre qui vous associe noblement à la fondation de la religion de l'Humanité »⁴. Le portrait est toujours accroché à l'endroit même où Comte l'avait suspendu pour la première fois...



Portrait d'Auguste Comte par Tony Touillon (1861) exposé au salon (Palais des Champs Elysées, 1861) – lithographie

Tony Touillon (1814- ?) lithographe français, a réalisé un portrait de Comte souvent repris, très inspiré – on jurerait un copier/coller... - de la lithographie « hollandaise ».



Auguste Comte et ses trois anges par Lionel Royer (1908)

Cote Archives MAC : 1R 6

Peintre spécialisé dans la représentation historique (on lui doit le fameux "Vercingétorix jette ses armes aux pieds de César" en 1899), Lionel Royer (1852-1926) a également réalisé cette très belle peinture d'Auguste Comte entouré de ses trois anges, thème déjà abordé par Etex puis Signol. Sur le tableau de Royer, Comte est représenté, pensif, à son bureau, autour duquel sont rassemblées, de gauche à droite, Clotilde de Vaux, Rosalie Boyer et Sophie Bliaux. On remarquera la présence du globe à sa droite et de la pendule au fond du tableau, dont la représentation est très fidèle à l'originale présente dans le bureau du philosophe rue Monsieur-le-Prince.

Bustes et sculptures

Avant de réaliser un portrait peint (voir plus haut), Etex exécuta d'abord un buste en marbre de Comte en 1851. Un moulage en plâtre du buste trouva sa place dans l'appartement de la rue Monsieur-le-Prince. En 1867, le buste fut même retenu par le jury pour l'Exposition universelle. Etex exposa un autre buste de Comte lors du salon des artistes français en 1880 au Palais des Champs-Élysées. Le buste a également été fondu en bronze par Auguste Gouge, fabricant de bronzes d'art et disciple positiviste. Un exemplaire original orne notamment la façade de la Chapelle de l'Humanité.



Auguste Comte par Antoine Etex (1852)

Monument à Auguste Comte par Injalbert (1902) - Paris



La statue d'Auguste Comte place de la Sorbonne est sans nul doute la représentation la plus célèbre du philosophe tout type d'art confondu. L'érection d'un monument à Comte en plein cœur de Paris a longtemps été un « serpent de mer » positiviste – et ne se trouva réalisée qu'en 1902. De nombreuses personnalités constituèrent dès 1899 un comité de patronage pour aider à la réalisation du projet. Parmi elles Jules Ferry, Emile Durkheim, Georges Clemenceau, Ernest Renan ou encore René Worms et Tomas Mazaryk. Son exécution est confiée à Jean-Antoine Injalbert (1845-1933), formé à l'école des Beaux-Arts, connu principalement pour avoir réalisé un buste de Marianne pour le centenaire de la Révolution française en 1889, présent dans la plupart des mairies de France jusqu'au début du XX^e siècle, ainsi qu'une statue de Mirabeau présente au Panthéon. Le monument est inauguré en grande pompe le 18 mai 1902 sur la place de la Sorbonne. À droite du buste de Comte, l'Humanité tenant l'avenir dans ses bras, à sa gauche un ouvrier tenant un livre dans ses mains, symbolisant l'élévation intellectuelle du prolétaire par l'instruction. Figurent également les devises positivistes « Vivre pour autrui » et « Ordre et progrès ». Placée en plein centre de la place, devant la Chapelle de la Sorbonne et lui tournant le dos, elle a longtemps trôné à cette place avant que la construction d'une fontaine à écoulement permanent en 1980 n'entraîne son déplacement un peu plus bas sur la gauche de la place.

12. MONTPELLIER – Statue Auguste Comte

Monument à Auguste Comte
par Injalbert (1911) – Montpellier



Charles Auguste Lebourg (1880 ?)
buste en plâtre d'Auguste Comte

Ce monument, érigé en 1911 par Injalbert dans la ville natale du philosophe, connut une destinée un peu triste. Un ancien chef d'escadron en retraite, domicilié à Angoulême, avait adressé au maire de Montpellier en... 1876 une lettre demandant que soit ouverte une souscription pour élever, sur une place publique de la ville, une statue en l'honneur de Comte. Ce n'est que le 28 mai 1904 que le Conseil municipal décida de contribuer à l'érection du monument et vota la somme de 10 000 F. Le devis établi par le sculpteur Injalbert faisait ressortir une dépense de 30 000 F, des conditions reconnues comme étant très raisonnables et qui seraient prise en charge par la Ville, le Département et l'Etat, soit 10 000 F chacun. Le monument comprenait une masse de rochers auxquels étaient adossés des groupes de figures allégoriques représentant un travailleur de force, une femme et deux enfants, une égérie casquée symbolisant la science, le tout surmonté du buste d'Auguste Comte. Au-dessous de ce buste était gravé dans le marbre l'inscription commémorative. Ce monument avait une hauteur de sept mètres, dont quatre pour les figures allégoriques, un pour le buste d'Auguste Comte et deux pour les soubassements. Le monument était inauguré le 22 juin 1911, à 15h, au cours d'une cérémonie que présidait M. Antoine Benoist, recteur de l'Université. Le monument est démoli en 1962 par le conseil municipal de l'époque, qui trouvait le monument « rompait l'harmonie du paysage auquel il était totalement étranger, de par les prétentions intellectuelles dont il avait été chargé ». Le buste d'Auguste Comte qui surmontait l'édifice fut légué à la faculté des Lettres de Montpellier, où il se tient toujours.

Nous n'avons malheureusement aucune trace visuelle de ce buste, pourtant proposé au salon des artistes français en 1880. Charles Auguste Lebourg (1829-1906) est notamment connu pour avoir créé les cariatides des fontaines Wallace (1872) et pour la réalisation d'une statue équestre de Jeanne d'Arc à Nantes.

Étudiant aux beaux-arts au Chili, Carlos Lagarrigue (1858-1928) part ensuite étudier à l'École des arts décoratifs de Paris en 1877. Il a pour maîtres les sculpteurs Aimé Millet, Charles Gauthier et Jules Dalou. Il réside ensuite en Italie. Il fréquente les positivistes français grâce à son frère, Jorge Lagarrigue, avec lequel il réside un temps à Paris. Il adhère même à la Société positiviste en 1881. C'est l'année suivante qu'il exécute ce buste d'Auguste Comte, toujours conservé au 10, rue Monsieur-le-Prince et présenté lors de l'exposition « Affiches Actions » organisée par la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) en 2013. En 1889 il est primé au salon de Paris pour une sculpture : « El Giotto », une œuvre conservée au musée des Beaux-Arts à Santiago. Il revient au Chili en 1891.

Carlos Lagarrigue
(1882), Buste en plâtre
d'Auguste Comte



Henri-Louis Levasseur (1891)
Statue en plâtre d'Auguste Comte

Cette statue devait être érigée dans la rue Auguste Comte (inaugurée en 1885) et aurait été adossée au petit square faisant face au jardin du Luxembourg. C'est le sculpteur Eugène Delaplanche (1836-1891) qui devait se charger de son exécution. Mais, à son décès, c'est l'un de ses élèves qui reprit le travail entamé, Henri-Louis Levasseur (1853-1934). La sculpture représentait le philosophe, assis sur son fauteuil de la rue Monsieur-le-Prince, refermant l'un de ses ouvrages favoris, la *Divine Comédie* de Dante. Elle n'emporta pas l'adhésion des positivistes, l'un d'entre eux, Edouard Pelletan trouvant Comte « dans une attitude plutôt triste que méditative » et regrettant que le sculpteur ait « oublié que la tristesse est la compagne des faibles et non des esprits puissants » et qu'il se soit « imparfaitement renseigné⁵ » sur son modèle. Elle fut exposée au Palais de l'industrie dans le cadre du salon des Champs-Élysées en 1891.

Nous ne possédons pas de photographie ou trace concrète de cette statue.

⁵ Edouard Pelletan, « La statue d'Auguste Comte au salon » in *Revue Occidentale*, 1891, II, p. 286-289.



Auguste Comte et les cendres de Napoléon

par Laurent Fedi

*Maître de conférences en philosophie
(Université de Strasbourg)*

Le char funèbre de Napoléon se dirigeant vers les Invalides. D'après A.J. Bayot et E. Guérard (Musée de l'Armée)

Exilé sur l'île de Sainte-Hélène après sa seconde abdication, Napoléon mourut le 5 mai 1821. Il fut inhumé dans la vallée du Gêranium rebaptisée depuis « Vallée du tombeau ». L'empereur avait écrit dans un codicille à son testament : « Je désire que mes cendres¹ reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé ». Mais le corps demeura à Sainte-Hélène jusqu'à ce que le gouvernement français le réclame officiellement aux Anglais, en 1840. C'est alors qu'il fut rapatrié en grande pompe, et déposé dans la chapelle des Invalides².

Comte s'intéressa à cet épisode qui l'agaçait profondément. Il s'exprima sur le sujet dans quelques passages allusifs sur lesquels nous voudrions revenir afin de les décrypter et de les commenter.

L'image de Napoléon avait grandi avec le temps. Après la révolution de juillet 1830 (« les trois glorieuses ») et l'accession au trône de Louis-Philippe, le culte impérial prend des allures officielles, dans un esprit de réconciliation. À Paris, on reprend la construction de l'Arc de Triomphe, décidée en 1806 et abandonnée sous Charles X. Une nouvelle statue est érigée au sommet de la colonne Vendôme. À Marseille, on achève l'arc de la porte d'Aix, orné de sculptures de David d'Angers et de Jules Ramey représentant les victoires et les campagnes de la Révolution et de l'Empire. L'art, l'histoire, l'imagerie et la chanson forgent la légende. Napoléon est devenu un héros populaire.

Dans le *Cours de philosophie positive*, Comte traite sur le ton de l'ironie « les étranges efforts tentés de nos jours, avec un si déplorable succès momentané, par les différentes sections de l'école révolutionnaire, pour réhabiliter la mémoire de celui qui, dans les temps modernes, a le plus fortement poursuivi la rétrogradation politique, en consumant un immense pouvoir à la vaine restauration du système militaire et théologique »³. Il écrit ces lignes au début de l'année 1839.

Un an après, Adolphe Thiers, alors président du Conseil, reçoit l'autorisation de Louis-Philippe de négocier avec le cabinet britannique le retour des cendres. L'affaire est conduite en secret entre Thiers, Guizot et lord Palmerston, le Secrétaire d'État au Foreign Office. Le 12 mai 1840, Charles de Rémusat, ministre de l'Intérieur, présente à la Chambre un projet de loi prévoyant un budget d'un million de francs

pour le rapatriement des cendres et pour la construction du tombeau. Louis-Philippe désigne son propre fils, le prince de Joinville, pour faire le voyage. Le 7 juillet, la frégate « La Belle Poule » appareille à Toulon, à destination de Sainte-Hélène. Elle accoste le 8 octobre. Le 15 octobre, le cercueil est exhumé. Le 30 novembre, la frégate est de retour. Le corps est transféré sur un bateau qui remonte la Seine du Havre vers Paris. Puis, ce sont les funérailles, le 15 décembre, dans une sorte d'« émotion triomphale »⁴ qui saisit les assistants, notamment Hugo, Thackeray et Mickiewicz. Le cortège passe sous l'arc de triomphe de l'Étoile, descend les Champs-Élysées, traverse la place de la Concorde puis se dirige vers les Invalides. Le gouvernement, comme s'il avait peur du fantôme qu'il évoquait, avait pris soin, note Hugo, de laisser dans l'ombre « tout ce qui eût été trop grand ou trop touchant »⁵.

Dans une lettre à Montègre du 2 août 1849, Comte parle de « la coupable mystification de 1840 »⁶. Il est évident pour lui que le « héros rétrograde » ne mérite pas tant d'honneurs et que cette glorification nationale n'est pas vraiment désintéressée. À ses yeux, on est en train de réécrire l'histoire et cette réécriture s'apparente à une falsification. Dans le passé, on avait vu des jacobins s'accommoder de l'Empire qui leur conférait des grades et des promotions. À présent, ce sont les bonapartistes qui, pour entretenir l'espoir d'une restauration impériale, décrivent leur héros comme une icône de la Révolution⁷. Si Comte ne croit pas à une restauration de l'Empire, pas même après l'accession au pouvoir de Louis-Napoléon, il déplore l'engagement officiel de la nouvelle République, issue de février 1848, dans le mythe napoléonien⁸. Il faut rappeler qu'une semaine après son élection, le 20 décembre 1848, Louis-Napoléon avait nommé gouverneur général des Invalides un membre de sa famille : Jérôme Bonaparte, frère de Napoléon et ancien roi de Westphalie. Le nouveau gouverneur avait invité Hugo à son premier dîner. Puis il avait déposé un projet de loi, le 21 juillet 1849, prévoyant des frais importants pour consolider le dôme des Invalides et achever le tombeau en porphyre de Russie (une variété de grès rouge imitant le porphyre d'Italie devenu introuvable). L'artiste en charge de ces réalisations, Louis Visconti, venait d'être nommé architecte du gouvernement. On donnera son nom à une rue de Paris en 1864.

C'est dans ce contexte que Comte, devant son public hebdomadaire du Palais-Cardinal, propose de renvoyer le cercueil de Napoléon à Sainte-Hélène et d'y substituer celui du général Malet, conspirateur républicain et auteur du coup d'État avorté de 1812. Il demande également que l'on remplace la colonne Vendôme par un monument à la gloire de Charlemagne⁹. Pour les autorités, ces propositions sont une véritable provocation, et le cours est fermé deux séances avant le terme prévu. Comte feint l'étonnement et soupçonne une manigance d'Émile de Girardin, mais il reconnaîtra plus tard que les vraies raisons de cette fermeture étaient ailleurs¹⁰.

⁴ Jean Tulard, *Le mythe de Napoléon*, A. Colin, 1971, p. 68.

⁵ Victor Hugo, *Choses vues : 1830-1854*, La Palatine, 1962, p. 26.

⁶ Lettre à Montègre, 2 août 1849, *Correspondance générale et confessions*, V, p. 46.

⁷ Lettre à Tholouze, 31 mars 1849, CG V, p. 18.

⁸ Lettre à Montègre, 2 août 1849, CG V, p. 46.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Voir Mary Pickering, *Auguste Comte. An Intellectual Biography*, Cambridge University Press, 2009, vol. 2, p. 438-439.

¹ Ce terme désigne à l'époque les « restes » du défunt.

² Du 15 décembre 1840 au 6 février 1841, le cercueil impérial est exposé sous la coupole des Invalides. Puis il est placé dans la chapelle, tandis qu'est entamée la construction de la crypte. Le corps y est déposé le 2 avril 1861 dans un sarcophage en grès rouge de Russie. Certains historiens ont prétendu que le corps gisant aux Invalides ne serait pas celui de Napoléon mais celui de Cipriani, son maître d'hôtel. Le doute subsiste, et certaines personnes continuent aujourd'hui encore à réclamer des pouvoirs publics l'autorisation de faire un test ADN sur le locataire du tombeau.

³ *Cours de philosophie positive*, 46^e leçon, Paris, Bachelier, 1939, p. 82.



Comte reprend la plume sur ce sujet en 1854, dans le quatrième tome du *Système de politique positive* :

« [...] Ce noble gage d'une politique irrévocablement pacifique doit donc être complété par une libre exécution de l'arrêt solennel de l'Europe envers une tombe caractéristique, dont la violation émana d'une double faiblesse. Un tel monument convient davantage au dictateur militaire qu'une sépulture de parvenu dans la foule des rois français. Annonce irrécusable d'une saine politique, tant au dedans qu'au dehors, cette réintégration deviendrait à la fois plus digne et plus efficace si le chef actuel en dirigeait l'accomplissement »¹¹. La suite du texte renouvelle la proposition d'ôter la colonne Vendôme et d'y substituer un monument à Charlemagne, « l'incomparable fondateur de la république occidentale ».

Le retour des cendres à bord de la « Belle Poule ». Médaille de bronze commémorative (50 mm). Graveur: Emile Rogat

Essayons de déchiffrer ce texte qui semble écrit en termes cabalistiques...

Ces lignes sont extraites d'un développement consacré à l'exposé de la « transition organique ». Comte y commente la situation du moment et notamment la politique extérieure de la France. En 1853, le tsar Nicolas I^{er} avait envoyé ses troupes envahir la Moldavie et la Valachie dans le but de démembrer l'empire ottoman déjà bien fragilisé. Ni les Français ni les Britanniques n'ayant intérêt à voir la puissante Russie mettre la main sur Constantinople et contrôler les détroits, Napoléon III (le « chef actuel ») avait tenté une nouvelle combinaison diplomatique en faisant alliance avec l'Angleterre. Comte pense que la guerre peut être évitée ; c'est ainsi qu'il faut comprendre l'allusion à « une politique irrévocablement pacifique ». Les événements lui donneront tort, puisque la guerre de Crimée aura finalement lieu.

Poursuivons notre décryptage. Quel est donc cet « arrêt solennel de l'Europe » qu'il faudrait mettre « à exécution » ? Sans doute faut-il y voir une allusion au congrès de Vienne où fut prise la décision de déporter Napoléon le plus loin possible. La « violation » de la « tombe caractéristique » est bien sûr une allusion à l'exhumation du cercueil de Sainte-Hélène. Et la « double faiblesse » ? Une pique contre Thiers et Palmerston. L'initiative de Thiers était une diversion pour occuper l'opinion et masquer l'absence de réforme importante. Raviver le souvenir napoléonien permettait au gouvernement de couper l'herbe

¹¹ *Système de politique positive*, t. IV (1854), p. 397.

sous le pied des bonapartistes, mais risquait éventuellement aussi d'attiser leurs ambitions (en 1836, Louis-Napoléon avait fait une tentative de soulèvement à Strasbourg ; il recommencera en août 1840 à Boulogne-sur-Mer, ce qui lui vaudra une condamnation à perpétuité au fort de Ham). De son côté, le responsable britannique des Affaires étrangères, Lord Palmerston, qui méprisait la France, se montra conciliant dans cette affaire jugée secondaire pour réserver ses coups dans la question d'Orient, les intérêts français se trouvant à ce moment menacés par les tensions turco-égyptiennes. Palmerston pensait probablement que le retour des cendres profiterait aux bonapartistes et mettrait le gouvernement français dans l'embarras...

La « sépulture de parvenu dans la foule des rois français » est une allusion au débat qui eut lieu, dans le public et dans la presse, sur l'endroit où Napoléon devait être enseveli. Toutes les hypothèses furent évoquées : la Madeleine, le Panthéon, le sommet de l'Arc de Triomphe, la colonne Vendôme, le Champ de Mars... On songea à dresser le tombeau dans un monument spécial sur la rive droite de la Seine en face du pont d'Iéna, au lieu connu sous le nom de Palais du roi de Rome ou du Trocadéro ; mais il aurait fallu construire un édifice coûteux. La nécropole des rois à Saint-Denis était également une possibilité. L'hypothèse était crédible, car Napoléon avait fait aménager les lieux et un décret du 20 février 1806 indiquait que, sur les quatre chapelles érigées dans l'édifice de Saint-Denis, les trois premières étaient consacrées aux trois dynasties royales et la quatrième à la dynastie impériale. Le 17 mai 1840, les habitants de Saint-Denis envoyèrent une pétition à la Chambre. « Napoléon, dit la pétition, fut empereur et roi. Napoléon avait, lorsqu'il gouvernait la France choisi lui-même sa dernière demeure. En faisant à grands frais restaurer la Basilique Saint-Denis, il y désigna et fit aménager le caveau qu'il destinait à sa sépulture. Ce caveau existe encore aujourd'hui, l'entrée seule en a été murée, les portes de bronze sont conservées ». L'idée ne fut toutefois pas retenue.

Dans son discours du 12 mai, Rémusat avait fait cette mise au point : « Il importe, en effet, à la majesté d'un tel souvenir que cette sépulture auguste ne demeure pas exposée sur une place publique, au milieu d'une foule bruyante et distraite. Il convient qu'elle soit placée dans un lieu silencieux et sacré, où puissent la visiter avec recueillement, tous ceux qui respectent la gloire et le génie, la grandeur et l'infortune. Il fut empereur et roi ; il fut souverain légitime de notre pays ; à ce titre, il pourrait être inhumé à Saint-Denis ; mais il ne faut pas à Napoléon la sépulture ordinaire des rois [...] »¹². Les discussions reprurent le 26 mai. Lamartine, déjà hostile au transfert des cendres, écarta l'inhumation à Saint-Denis : « il est des rapprochements que l'histoire et les pierres mêmes doivent éviter »¹³. Louis-Philippe était également réticent, lui qui s'était choisi à Dreux une modeste sépulture de famille. Finalement, la solution des Invalides fut retenue. Elle répondait au souhait de Napoléon d'être enseveli sur les bords de

¹² Cité par E. M. Laumann, *Le retour des cendres*, Paris, Daragon, 1904, p. 15-16.

¹³ Cité par Louis Barthou, *Lamartine orateur*, Paris, Hachette, 1916, p. 115.

La Vallée du Tombeau
en 1854 (source:
lautresainte-helene.com)



la Seine. De plus, le dôme était un grand espace vide ; il était temps de lui donner une destination. La résolution fut adoptée à la Chambre par 280 voix contre 65. L'hypothèse de Saint-Denis était finalement abandonnée, mais le 5 mai 1854, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Bonaparte, un service solennel y fut célébré en présence d'autorités civiles et militaires. Napoléon III reprendra le projet d'un caveau pour sa famille et le confiera à Viollet-le-Duc en 1859.

Mais, en 1854, Napoléon III conçut un autre projet : il négocia avec le gouvernement britannique l'achat de Longwood House (le domaine de Napoléon à Sainte-Hélène) et de la « vallée du Tombeau ». Depuis la charte concédant Sainte-Hélène à la Compagnie des Indes et le retour de l'île dans le giron de la Couronne britannique (1833), aucun étranger n'avait pu y devenir propriétaire. Mais les relations entre la France et l'Angleterre étaient désormais au beau fixe, et les tractations, entamées dans les premiers jours de 1854, avaient des chances d'aboutir. L'affaire fut conclue fin 1856, les crédits furent votés en 1857, et le domaine de Longwood ainsi que le tombeau de Napoléon I^{er} devinrent propriété française en 1858¹⁴.

Comte était-il au courant de ces tractations lorsqu'il évoqua en 1854 une possible « réintégration » des cendres ? En avait-il eu connaissance par son ami le sénateur Narcisse Vieillard, qui était un proche de Napoléon III ? Ou bien cette possibilité était-elle tirée de la simple analyse de la situation diplomatique ? Nous touchons ici aux limites de l'enquête, et, comme souvent avec les passages les plus ésotériques de Comte, certaines questions demeurent sans réponse.

¹⁴ Voir Thierry Lenz, « L'achat de la maison de Longwood et de la Tombe par la France », in B. Chevallier, M. Dancoisne-Martineau et T. Lenz (dir.), *Sainte-Hélène, île de mémoire*, Paris, Fayard, 2005, p. 267-277.

La genèse de la biologie comtienne : vitalisme, mécanisme, positivisme

Par Masahito Hirai

(Université de Tokyo)

Introduction

Le terme *biologie* est utilisé simultanément par Gottfried R. Treviranus et Jean-Baptiste Lamarck en 1802. Mais c'est Auguste Comte qui l'a vulgarisé en Europe à travers son *Cours de philosophie positive*. Parmi les six sciences qu'il qualifie de « fondamentales » (i.e. la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, et la sociologie), sa biologie a particulièrement attiré l'attention, depuis que François Pillon avait publié ses articles dans la *Critique philosophique* en 1878. Par exemple, dans son article « La philosophie biologique d'Auguste Comte et son influence en France au XIX^e siècle », Georges Canguilhem affirme, avec Paul Tannery, que « la philosophie de Comte est plus exactement contemporaine de la science du temps pour ce qui concerne la biologie que pour ce qui concerne les mathématiques ou la physique¹ ».

Cependant, il demeure encore une lacune : celle de savoir comment Comte a conçu sa philosophie biologique dans son itinéraire intellectuel. Mary Pickering montre qu'il y a deux périodes décisives pour son élaboration. D'abord, son cours de biologie s'est inspiré du cours d'Henri Marie Ducrotay de Blainville, membre de l'Académie des sciences dans la section d'anatomie et zoologie depuis 1825 jusqu'à sa mort en 1850. : « In preparing his lectures, he realized that his studies at the Ecole de Médecine in Montpellier in 1816 had left him with serious gaps in his knowledge. To fill this void, he followed Blainville's course on general and comparative physiology at the faculty of sciences from 1829 to 1832. It would provide the basis for the biological sections of the *Cours*² ». La relation entre Comte et Blainville est relativement bien documentée³ mais il en va autrement de la deuxième période. Comme le révèle la citation ci-dessus, lorsqu'il est rentré dans sa région natale après son licenciement de l'École polytechnique en avril 1816, Comte a suivi des cours à la Faculté de Médecine de Montpellier :

Interested in the larger questions that make up philosophy, Comte himself recognized "immediately" the "extreme insufficiency" of his education at the Ecole Polytechnique and sought to remedy it by studying biology and history. After his expulsion and return to Montpellier, he pursued courses in biology at the Ecole de Médecine, which, unlike its rival in Paris, had a strong vitalist tradition, stressing the differences between the animate and inanimate worlds⁴.

¹ Georges Canguilhem, « La philosophie biologique d'Auguste Comte et son influence en France au XIX^e siècle », in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 2002 ; p. 61.

² "Mary Pickering, Auguste Comte : an Intellectual Biography, Vol.1, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 420.

³ Voir Henri Gouhier, « La philosophie "positiviste" et "chrétienne" de D. de Blainville », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger* n°131 (1941), p. 38-69. « Blainville et Auguste Comte » in *Revue d'histoire des sciences*, n°32 (1979), p. 59-72.

⁴ M. Pickering, *op. cit.*, p. 33.



Buste en bronze de J. Lordat dans le Hall d'entrée de la Faculté de médecine de Montpellier. Photographie de l'auteur (2019)

Cette tradition s'est transmise de génération en génération par ses disciples. Mais, à la vérité, on ne sait rien des détails de cette période. Par exemple, on néglige quels cours Comte a effectivement suivi à la Faculté de Médecine de Montpellier pendant son court séjour. Ce problème est d'autant plus important, nous semble-t-il, que l'École de Montpellier est inséparable d'Auguste Comte et de la formation du positivisme. Comme l'admet Canguilhem, « Nous pouvons dire de lui qu'il a été, au XIX^e siècle, en philosophie biologique, sinon en biologie, le plus illustre représentant de l'École de Montpellier⁵ ». Le présent article montrera qu'il était indispensable pour la formation de sa biologie que Comte ait suivi, en avril 1816, le cours de physiologie de Jacques Lordat (1773–1870), dont les détails sont négligés jusqu'à présent.

Auguste Comte et l'École de Montpellier

Quels cours Comte a-t-il pu suivre à l'École de médecine de Montpellier ? Pour répondre à cette question, il faut surmonter un obstacle méthodologique: il n'existe à la Maison d'Auguste Comte aucun document qui témoigne de son passage à la Faculté de Médecine de Montpellier d'avril à juillet 1816. Les disciples ne font que mentionner le fait que le maître y a suivi des cours. Le docteur Robinet, notamment: « Après quelques mois de séjour à Montpellier, pendant lesquels il suivit divers cours à la Faculté de Médecine de cette ville, Auguste Comte revint à Paris, malgré les instances de sa famille⁶ ». Certains historiens ont approfondi ce sujet. Pickering a énuméré les professeurs qu'il aurait pu rencontrer : « At the Ecole de Médecine, Comte may have come into contact with such celebrated professors as Jacques Lordat, J. Delpech, Clément-Victor-François-Gabriel Prunelle, and Augustin Pyrame de Candolle⁷ ». Henri Gouhier a établi que c'est Jacques Lordat qui était chargé à l'époque du cours d'anatomie et de physiologie: « Seul, peut-être, le botaniste Pyramus [*sic*] de Candolle résiste à ces doctrines [vitalistes] qu'il juge "absurdes," mais sans succès, comme il le constate lorsque ses collègues choisissent Lordat pour enseigner l'anatomie et la physiologie⁸ ». Certes, il n'y a aucune preuve que Comte ait assisté au cours de Lordat. Mais, il est peu probable qu'il ait suivi d'autres cours que celui d'anatomie et de physiologie. En effet, dans sa « Préface personnelle » du 6^e volume du *Cours de philosophie positive*, Comte témoigne qu'il avait la motivation à cette époque pour apprendre les sciences qu'il appellera plus tard la biologie, dont les subdivisions seront l'anatomie, la *biotaxie*, et la physiologie :

Ayant promptement compris l'insuffisance radicale d'une instruction scientifique bornée à la première phase de la positivité rationnelle, étendue seulement jusqu'à l'ensemble des études inorganiques [*i.e.* la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie], j'éprouvai ensuite, avant même d'avoir quitté ce noble établissement révolutionnaire [*i.e.* l'École polytechnique], le

besoin d'appliquer aux spéculations vitales et sociales la nouvelle manière de philosopher que j'y avais apprise envers les plus simples sujets. Pendant que, à cet effet, je complétais spontanément, surtout en biologie et en histoire, à travers beaucoup d'obstacles matériels, mon indispensable préparation, le sentiment graduel de la vraie hiérarchie encyclopédique commençait à se développer chez moi, ainsi que l'instinct croissant d'une harmonie finale entre mes tendances intellectuelles et mes tendances politiques, d'abord essentiellement indépendantes, quoique toujours également impérieuses⁹.

Une autre preuve circonstancielle : il faut souligner que la famille de Comte était intime avec Lordat. C'est ce que témoigne une lettre de Rosalie Boyer, la mère d'Auguste Comte. Quoiqu'il n'y ait aucun moyen de savoir jusqu'à quel point ce témoignage représente exactement l'affection de Lordat envers Auguste Comte, sa volonté de communiquer n'en montre pas moins sa sympathie pour lui : « Le lendemain que j'ai reçu ta lettre du 14 [janvier 1831], mon bien aimé, Monsieur Lordat vint nous faire une visite pour nous causer de toi qu'il aime comme son fils [je souligne] ; nous lui avons lu ce que tu nous dis d'agréable pour lui dans tes lettres, ce à quoi il fut très sensible et nous témoigna le plus grand désir d'entretenir une correspondance avec toi¹⁰. » Comment Comte n'aurait-il pas pu assister à son cours, sachant que des liens aussi intimes existaient entre eux ?

Une autre lettre de sa mère indique que Comte lui avait fait don d'un exemplaire du premier volume de son *Cours de philosophie positive* : « Enfin, ton père a pu remettre au Doyen de l'École de Médecine [*i.e.* Lordat] le volume que tu lui destinais ; il a été enchanté et a dit à ton père qu'il t'écrirait au nom de toute l'École pour te remercier [...] ¹¹ ». Cependant, aux yeux de Comte, la physiologie de Lordat, auteur de *l'Exposition de la doctrine de P.-J. Barthez*, était trop imprégnée de l'esprit métaphysique qu'il s'est efforcé de remplacer dans sa philosophie par l'esprit positif.

Cours de physiologie par Jacques Lordat

Examinons maintenant le cours de physiologie de Lordat pour en comprendre l'esprit. À Montpellier existent plusieurs manuscrits écrits par Lordat, y compris un cahier du cours de physiologie donné à la Faculté de Médecine de Montpellier du 10 décembre 1817 au 16 janvier 1818. Évidemment, analyser ce manuscrit ne signifie pas restituer exactement le cours suivi par Comte lui-même, puisque ce dernier n'est à Montpellier que d'avril à juillet 1816. Toutefois, nous pouvons saisir son principe général, suivant lequel Lordat a essayé de comprendre les divers phénomènes physiologiques. Son principe consiste, en reconnaissant l'impossibilité de déduire les phénomènes physiologiques des connaissances anatomiques du

⁵ G. Canguilhem, art. cit., p. 80.

⁶ Jean François Eugène Robinet, *Notice sur l'oeuvre et la vie d'Auguste Comte, par le Dr Robinet, son médecin et l'un de ses treize exécuteurs testamentaires*. 3^e édition. Paris : Au siège de la Société positiviste, 1891, p. 103.

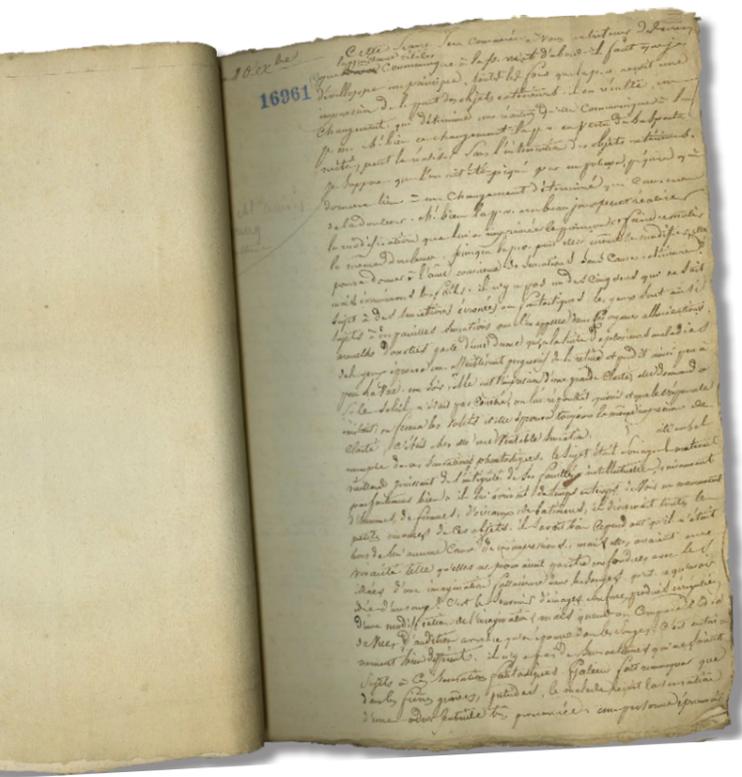
⁷ M. Pickering, op. cit., p. 33–4n111.

⁸ H. Gouhier, *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*, Vol I, Paris : J. Vrin, 1933, p. 177-8.

⁹ Auguste Comte, *Cours de philosophie positive. Tome sixième et dernier...*, *Complément de la philosophie sociale et conclusions générales*. Paris : Bachelier, 1842, vii.

¹⁰ Rosalie Boyer à Auguste Comte in *Revue Occidentale*, 1909, II, p. 47.

¹¹ Rosalie Boyer à Auguste Comte in *Revue Occidentale*, 1909, I, p. 115.



**Première page du
Cours de physiologie de
Jacques Lordat
(10 déc 1817-16 jan 1818)**

cote: 16961 Fonds ancien,
Médiathèque centrale
E. Zola, Montpellier.

¹² Auguste Comte, *Écrits de jeunesse, 1816-1828 : Suivis du Mémoire sur la cosmogonie de Laplace*, 1835. Édité par Paulo E. de Berrêdo Cameiro et Pierre Arnaud. Paris : École Pratique des Hautes Études, 1970, p. 324.

¹³ Auguste Comte, *Cours de philosophie positive. Tome sixième et dernier... Complément de la philosophie sociale et conclusions générales*, op. cit., p. 841.

corps humain, à supposer, pour les expliquer, deux genres de causes distinctes : la vie et l'âme. Inversement, pour que les médecins comprennent les phénomènes pathologiques du corps humain, ils doivent expliquer comment les deux causes principales en physiologie humaine, la vie et/ou l'âme, participent à leurs productions. Dans les cinq premières leçons, Lordat examine tout d'abord l'influence de la vie sur l'âme, ensuite celle de l'âme sur la vie, enfin les fonctions qui résultent de leur coopération.

La physiologie de Lordat consiste, d'une part, à reconnaître l'imperfection des connaissances anatomiques et, d'autre part, à supposer les deux puissances, l'une vitale, et l'autre morale, qui concourent à

produire les phénomènes physiologiques. Il est naturel pour Comte de s'éloigner de Lordat, puisqu'il n'aurait jamais accepté ce mode d'explication, en ce qu'il cherche les causes des phénomènes naturels au lieu de leurs lois. De ce point de vue épistémologique, il a apprécié Barthez qui avait l'intention de rejeter la recherche des causes des phénomènes naturels d'après la critique humienne du concept de cause :

Car si [...] nous voulions tenter de concevoir [...] par quelle puissance [je souligne] le fait que nous appelons cause engendre celui que nous appelons effet, nous serions inévitablement entraînés à réaliser des images semblables à celles qui ont servi de base aux premières théories humaines, comme Barthez l'a très judicieusement remarqué, en étendant une idée de Hume¹².

Cependant, il serait trop hâtif de conclure que Lordat n'a eu aucun rapport avec la formation de la biologie comtienne. Sa doctrine physiologique des deux puissances, il est vrai, a dû inspirer de la répugnance au philosophe. Pourtant, ce n'est pas la doctrine de Lordat qui a influencé directement la philosophie positive mais plutôt le débat lancé depuis les années 1820 avec les adversaires de l'École de Paris ; c'est cette situation qui a constitué l'arrière-plan de la formation du positivisme, « situation profondément *contradictoire* [je souligne] propre à la transition actuelle, où les meilleurs esprits sont habituellement soumis à trois régimes incompatibles¹³ ».

Controverses entre Paris et Montpellier

Dans les *Fragments sur l'état de la pensée philosophique en 1814*, conservés dans les archives de la Faculté de médecine de Montpellier, et écrits probablement après 1859, Lordat jette un regard sur son passé « Lorsqu'en 1814 je dus changer de chaire dans la Faculté de Médecine et

succéder à M. Dumas [...] je sentis la nécessité de savoir quel était l'état de l'enseignement de la Science de l'Homme médicale chez les diverses Écoles médicales de la France et de l'étranger¹⁴ ». D'après ces évocations rétrospectives, il s'était aperçu que l'École de Montpellier était déjà en conflit avec l'École de Paris. « Je vis péniblement qu'il existait une dissidence profonde entre notre Faculté et les autres. — Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que la dissidence la plus fâcheuse venait de la part de l'École avec laquelle il nous importait le plus d'être d'accord, c'est-à-dire la Capitale¹⁵ ». Quoique l'antagonisme entre Montpellier et Paris ne soit pas devenu aussi visible dans les années 1810, plusieurs savants qui ont critiqué ouvertement l'École de Montpellier sont successivement apparus à Paris à partir des années 1820.

François-Joseph-Victor Broussais

Un des premiers représentants de l'École de Paris qui ont amorcé la discussion, c'est François-Joseph-Victor Broussais (1772–1838), promoteur de ce qu'il appelle la « médecine physiologique ». En 1821, dans son ouvrage intitulé *Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie*, Broussais a blâmé ouvertement la doctrine de Barthez, en l'accusant d'avoir entraîné ses successeurs à ce qu'il appelle l'*ontologie*, à cause de son principe vital.

Le but qu'il se proposait, en personnifiant la cause inconnue des phénomènes, sous le nom de principe vital, était d'écarter les hypothèses des animistes, des chimistes, des mécaniciens, des solidistes, etc., et de rapprocher les faits connus. Eh bien ! ce but, il l'eût atteint sans danger par cette manière simple de s'exprimer ; il n'aurait pas exposé ses disciples à retomber dans l'ontologie [...] ; et M. le professeur Lordat [je souligne] ne serait pas revenu à ce système discrédité, en donnant de l'extension aux idées morbides de son maître¹⁶.

Contre cette critique, Lordat a défendu la doctrine de Montpellier, en 1830, dans la *Gazette médicale de Paris*. Dans son article du 18 septembre, il relève que l'accusation d'ontologie n'est qu'un simple sophisme, parce que Broussais étiquète comme « ontologiste » quiconque ne ramène pas les phénomènes physiologiques aux structures anatomiques.

On comprendra maintenant l'acte d'accusation que M. Broussais a rédigé contre tous les médecins dogmatiques, à l'exception des mécaniciens. Toutes les fois que quelqu'un parle d'un mode vital, sans y joindre la dénomination du corps sur lequel il a observé ce mode, il tombe dans l'ontologie de M. Broussais ; parce que si l'on pense au mode sans penser au siège, qui, suivant lui, est l'agent, cet auteur n'imagine pas que cela ait pu se faire sans y ajouter l'idée d'un fantôme ou d'une hypothèse substantielle¹⁷.

Ici encore, Lordat souligne que les phénomènes physiologiques ne peuvent pas être déduits directement des connaissances anatomiques.



**François Broussais,
Par Auteur inconnu** –
<https://wellcomeimages.org/indexplus/image/M0009106.html>,
CC BY 4.0,
<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=33648632>

¹⁴ Jacques Lordat, *Fragments sur l'état de la pensée philosophique en 1814*, par Jacques Lordat. Cote : H683. Archives et manuscrits de la Bibliothèque interuniversitaire de Montpellier, s.d., p.1.

¹⁵ Ibid.

¹⁶ François Joseph Victor Broussais, *Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie*, Vol. II, Paris, Méquignon-Marvis, 1821, p. 358.

¹⁷ J. Lordat, Cours de physiologie de M. le professeur Lordat. Douzième article » in *Gazette médicale de Paris*, 18 septembre 1830, p. 345.



Étienne Geoffroy Saint-Hilaire

Gravure d'Ambroise Tardieu.

D'après l'état de nos connaissances, il y a une lacune entre l'anatomie et l'ensemble des phénomènes vitaux [je souligne] ; nous la laissons vide, parce que nous dédaignons les hypothèses, et nous classons les phénomènes sans les obliger à se soumettre aux méthodes purement anatomiques¹⁸.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire

Le deuxième personnage qui concerne la controverse entre Paris et Montpellier, c'est Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), membre de l'Académie des sciences, qui est connu pour sa *Philosophie anatomique*. Dans son article « Sur la théorie physiologique désignée sous le nom de vitalisme » publié dans la *Gazette médicale* le 2 janvier 1831, il rejette sans hésitation l'existence des lois vitales qui sont distinctes des lois physiques, insistant qu'« il ne saurait y avoir d'autres lois que les lois générales pour l'explication des affinités et des combinaisons des corps, soit bruts, soit organisés¹⁹ ».

[S]i la théorie du vitalisme n'a encore été jusqu'ici qu'une grande erreur recommandée depuis l'origine de nos institutions et adopté comme une mesure provisoire, comment comprendre que l'esprit humain se soit abandonné à la conception de tant de lois imaginaires et que cet immense échafaudage se soit perpétué jusqu'en 1830²⁰.

Geoffroy Saint-Hilaire était un de ces savants obsédés par le « rêve de Newton », c'est-à-dire l'ambition d'expliquer tous les phénomènes naturels par les lois universelles. Comme le remarque Toby A. Appel, il faut noter son adhésion à ce que Robert Fox appelle le programme laplacien: « Geoffroy's ambition was no less than to explain the relationship among the major "imponderable fluids" of the universe : light, caloric, electricity, and the nervous fluid [...] he was influenced by the aspirations of the physical scientists of his day, and in particular by Laplace's program for physics²¹ ».

C'est pourquoi il admire, dès le début de cet article, l'ouvrage d'Alexandre Fourcault intitulé *Les Lois de l'organisme vivants ou Application des lois physico-chimiques à la physiologie*. « L'Académie des sciences a accordé une mention honorable dans le concours des prix Monthyon, à un ouvrage de physiologie, les lois de l'organisme vivant, où son auteur, M. le docteur Fourcault rejette totalement l'emploi et les explications de forces vitales²² ». Fourcault a voulu expliquer, non seulement les phénomènes physico-chimiques, mais aussi les phénomènes physiologiques, par les lois d'attraction et de répulsion entre les molécules impondérables. Il ne serait pas inutile de jeter un coup d'œil sur le cinquième chapitre des *Lois de l'organisme vivant*, intitulé « De la non-existence de la puissance vitale ». Comme nous l'avons vu, Lordat suppose dans son cours de physiologie la puissance vitale et

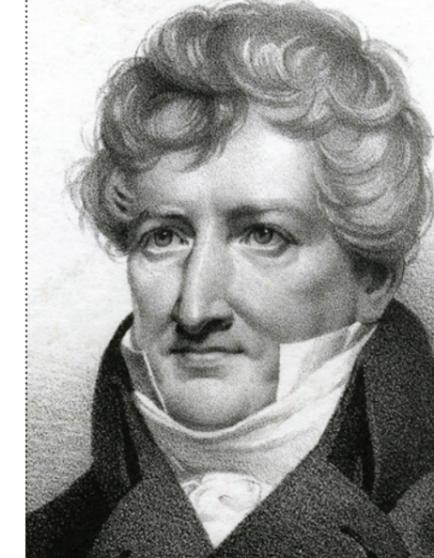
¹⁸ *Ibid.*, p. 348.

¹⁹ Etienne Geoffroy Saint Hilaire, « Sur la théorie physiologique désignée sous le nom de vitalisme » in *Gazette médicale de Paris*, 8 janvier 1831a, p. 12.

²⁰ *Ibid*

²¹ Toby A. Appel, *The Cuvier-Geoffroy Debate: French Biology in the Decades before Darwin*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1987, p. 78.

²² E. Geoffroy Saint Hilaire, « Sur la théorie physiologique désignée sous le nom de vitalisme » in *Gazette médicale de Paris*, 8 janvier 1831a, p. 9.



Georges Cuvier

Gravure de François-Séraphin Delpech

la puissance morale afin d'expliquer les phénomènes physiologiques. En revanche, Fourcault refuse l'existence de la puissance vitale, en ramenant les prétendues lois vitales aux lois générales, à savoir aux lois d'attraction et de répulsion. Selon Fourcault, les phénomènes vitaux « doivent être exclusivement rapportés aux mouvements et aux actions de l'organisation matérielle²³ ». Geoffroy partage cette croyance en l'anatomie. « Que tous les éléments dont l'anatomie se compose soient produits, vous pourrez essayer d'en dire les relations, d'en expliquer les jeux physiologiques²⁴ ». Alors qu'il a rejeté le vitalisme en accordant son appui à Fourcault, Geoffroy a tenté de mettre de son côté des naturalistes issus de l'École de Montpellier. Dans un cours donné à la Faculté de médecine de Montpellier en 1832, Lordat, ayant défini leur vitalisme, réfute Geoffroy, qui est avec Blainville et Dutrochet, champion de la « physiologie physique » de l'École de Paris.

Dans une lettre de Mr GEOFFROY, publiée par la *Gazette-Médicale*, j'ai vu que cet auteur rangeait MMrs DUGÈS et DUNAL parmi les partisans de sa doctrine [...]. Je n'ai entendu Mr DUGÈS que dans les actes publics où l'on argumente contre des thèses ; mais là, je ne me suis point aperçu que, ni dans la succession des idées médicales, ni dans le langage qu'il employait, il ait abjuré la proposition fondamentale et sacramentelle du Vitalisme, c'est-à-dire, la distinction des deux règnes²⁵.

Georges Cuvier

Le troisième et dernier personnage qui a dénigré ouvertement l'École de Montpellier, est Georges Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Dans le *Journal des sciences médicales de Montpellier* en 1834, Lordat a dû écrire comme le suivant :

Or, l'École de Montpellier est sous le poids d'une accusation qui lui a été faite il y a quelques années, et dont des convenances l'ont empêchée de se justifier jusqu'à présent. Leur auteur est M. Cuvier. Il n'est pas possible de garder plus longtemps un silence qui désormais aurait été mal interprété²⁶.

Dans son « Rapport sur un mémoire de M. Flourens, intitulé : Détermination des propriétés du Système nerveux, ou Recherches physiques sur l'Irritabilité et la Sensibilité » publié en 1822, Cuvier, tout en appréciant les résultats expérimentaux de Flourens, a néanmoins signalé ses défauts dans sa terminologie :

[L]e langage dont il s'est servi s'écarte en quelques points importants de l'usage le plus généralement reçu et donnerait lieu à des objections et à des malentendus si nous ne nous occupions d'abord de le rectifier. C'est même dans l'intention d'être utiles à l'auteur, de rendre ses résultats avec plus de clarté que nous

²³ Alexandre Fourcault, *Lois de l'organisme vivant, ou Application des lois physico-chimiques à la physiologie*. Paris : Rouen frères, 1829, p. 161.

²⁴ E. Geoffroy Saint Hilaire « Réponse à un article de M. J.-J. Virey sur la doctrine du vitalisme ». *Gazette médicale de Paris*, 5 février 1831b, p. 62.

²⁵ J. Lordat, *Deux leçons de physiologie faites, en 1832, à la Faculté de médecine de Montpellier*. Montpellier : A. Picard, 1833, p. 17.

²⁶ J. Lordat, « Vitalisme. Cours de physiologie du professeur Lordat, rédigé d'après ses notes manuelles et à l'aide de la sténographie », *Journal des sciences médicales de Montpellier 1* (1834), p. 46.

commencerons ce rapport par quelque critique de sa nomenclature²⁷.

À la différence du terme *irritabilité* issu de l'École de Haller, Cuvier trouve le terme de *sensibilité* ambigu ce qui, selon lui, provient de l'École de Montpellier. de l'École de Montpellier. En insistant sur le fait que cette terminologie n'est une déformation du langage, Cuvier a voulu corriger Flourens, qui avait obtenu son doctorat en médecine à l'École de Montpellier.

Déjà oublié en Allemagne, où les systèmes disparaissent avec autant de facilité qu'ils y naissent, le stahlianisme venait d'être introduit à Montpellier par Sauvage. On voulut l'y soutenir contre l'école de Haller, mais on ne parut le défendre qu'en le dénaturant, et en introduisant dans le langage une innovation qui pendant longtemps a semblé faire de la physiologie, non-seulement la plus difficile, mais la plus mystérieuse, la plus contradictoire de toutes les sciences²⁸.

Lordat récuse cette assertion, en soulignant que la doctrine de l'École de Montpellier est différente de celle de Stahl. La dernière consiste dans les deux idées distinctes, c'est-à-dire l'individualité et la substantialité de la vie. Selon Lordat, l'École de Montpellier accepte la première comme un fait, tandis qu'elle n'adopte pas la seconde comme une hypothèse.

La première [idée] est que tous les phénomènes appelés naturels sont coordonnés entr'eux et liés avec une harmonie admirable ; de plus que cette harmonie n'est pas le résultat de l'Anatomie [je souligne] telle que nous pouvons la concevoir, et que par conséquent il faut la présenter comme un fait, à l'imitation d'Hippocrate. — La seconde idée est que cette unité ou individualité réside dans la même substance dont nous sentons l'existence [*i.e.* l'âme]. — La première de ces idées est ici hautement professée: l'autre ne s'est jamais incorporée avec la Doctrine Médicale de Montpellier²⁹.

En fin de compte, Lordat fait remarquer à Cuvier les mêmes défauts que Broussais et Geoffroy : en négligeant l'imperfection des connaissances anatomiques, Cuvier prétend également attribuer les phénomènes physiologiques aux structures anatomiques: « M. Cuvier restât encore dans l'opinion où il était il y a trente-trois ans, lorsqu'il écrivait ces mots : *Les forces vitales ne peuvent avoir leur source et leur fondement que dans le tissu et le mélange des éléments du corps*³⁰ ». Comme le montre son manuscrit cité au début de cette section, il y avait un profond désaccord entre l'École de Paris et l'École de Montpellier, qui se réduit à l'antagonisme entre le mécanisme et le vitalisme, l'anatomie et la physiologie.

Au-delà du conflit entre Paris et Montpellier : La biologie comtienne

Le principal but de la biologie comtienne est de résoudre ce conflit entre l'École de Paris et l'École de Montpellier, et de concilier l'anatomie avec la physiologie. Plusieurs passages de son *Cours de philosophie positive* révèlent qu'il était conscient de la controverse qui a effectivement surgi entre Paris et Montpellier. Dans la 40^e leçon du *Cours*, ayant pour titre « Considérations philosophiques sur l'ensemble de la science biologique », Comte soutient que « la biologie positive doit donc être envisagée comme ayant pour destination générale de rattacher constamment l'un à l'autre, dans chaque cas déterminé, le point de vue anatomique et le point de vue physiologique [...] »³¹.

Pour que la biologie devienne positive, il faut surmonter deux tendances antagonistes : d'une part, l'école théologico-métaphysique, qui prétend l'indépendance des phénomènes vitaux envers les phénomènes physico-chimiques; d'autre part, l'école physico-chimique, qui ose incorporer la biologie dans la philosophie inorganique, en niant la spécificité des phénomènes de la vie. Afin de caractériser les deux tendances, Comte rapporte, d'une part, l'école théologico-métaphysique à la doctrine de Stahl et, d'autre part, l'école physico-chimique à celle de Boerhaave.

Depuis environ un siècle que la biologie fait effort pour se constituer dans la hiérarchie rationnelle des sciences fondamentales, elle a été en quelque sorte incessamment ballotée entre la métaphysique qui s'efforçait de la retenir et la physique qui tendait à l'absorber, entre l'esprit de Stahl et l'esprit de Boerhaave³².

Dans la 43^e leçon, Comte développe ce sujet. L'origine de cette lutte remonte à l'apparition de la philosophie cartésienne, d'où dérive l'école de Boerhaave.

Le mouvement fondamental imprimé par notre grand Descartes à l'ensemble de la raison humaine, et tendant à positiver directement toutes nos spéculations essentielles, a produit, en physiologie, l'illustre école de Boerhaave, qui [...] fut entraîné par un sentiment exagéré et même vicieux de la subordination nécessaire de la biologie envers les parties antérieures et plus simples de la philosophie naturelle, à ne concevoir d'autre moyen de rendre enfin positive l'étude de la vie que par sa fusion, à titre de simple appendice, dans le système général de la physique inorganique³³.

L'école de Stahl est apparue en réaction contre le réductionnisme physico-chimique des phénomènes de la vie par l'école de Boerhaave.

Une inévitable réaction, déterminée par les conséquences

²⁷. Georges Cuvier,

« Rapport sur un mémoire de M. Flourens, intitulé : Détermination des propriétés du Système nerveux, ou Recherches physiques sur l'Irritabilité et la Sensibilité ». *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle* 9 (1822), p. 120-121.

²⁸. Ibid. p. 123.

²⁹. J. Lordat, « Vitalisme. Cours de physiologie du professeur Lordat, rédigé d'après ses notes manuelles et à l'aide de la sténographie », *Journal des sciences médicales de Montpellier* 1 (1834), p.51.

³⁰. Ibid., p. 84.

³¹. A. Comte, *Cours de philosophie positive*. Présentation et notes par Michel Serres, François Dagognet, Allal Sinaceur. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris : Hermann, p. 683.

³². Ibid., p. 668.

³³. Ibid., p. 806.

absurdes auxquelles devait nécessairement conduire le développement effectif d'une telle aberration philosophique, aboutit à la théorie de Stahl, qu'on peut regarder comme la formule la plus scientifique de l'état métaphysique de la physiologie³⁴

Il est remarquable que, d'après son analyse historique, la biologie s'est développée à travers ce conflit entre l'école de Boerhaave et l'école de Stahl, qui s'incarnent, conclut-il, respectivement dans l'École de Paris et l'École de Montpellier :

Depuis cette époque, il n'y a eu réellement, et il n'y a encore chez le vulgaire des biologistes, de lutte directe et ostensible qu'entre ces deux écoles antagonistes, qui, en France, se trouvent, en quelque sorte, personnifiées par les deux célèbres Facultés de Paris et de Montpellier³⁵.

Dans son interprétation du principe vital de Barthez, on pourrait même sentir, quoiqu'il n'ait jamais mentionné le nom, la présence de Lordat, qui a développé, comme nous l'avons vu, la théorie de la puissance vitale et la puissance morale. Selon Comte, tandis que Barthez a initialement posé son principe vital comme une formule, il a fini par le substantialiser. Son école, continue-t-il, a suivi cette orientation :

Après avoir d'abord introduit son principe vital à titre de simple formule scientifique, uniquement consacrée à désigner abstraitement la cause inconnue des phénomènes vitaux, il fut inévitablement conduit à investir ensuite ce prétendu principe d'une existence réelle et très compliquée, quoique profondément intelligible, que son école [je souligne] a, de nos jours, si amplement développée³⁶.

Comte a évité soigneusement de mentionner le nom de Lordat. Même si Lordat lui a envoyé une lettre, il n'a jamais écrit de réponse. Cependant, Comte était certainement conscient que Lordat entretenait une polémique avec les adversaires parisiens, tels que Broussais, Geoffroy, et Cuvier. Et si Comte n'était pas né à Montpellier, s'il n'avait pas suivi des cours à la faculté de médecine de Montpellier, s'il n'avait pas connu Lordat, serait-il vraiment possible pour lui d'apprécier l'École de Montpellier et, par conséquent, de devenir, comme le dit Canguilhem, « le plus illustre représentant de l'École de Montpellier » ?

De l'école physico-chimique au matérialisme

C'est parce que, semble-il, il avait observé ce conflit, qu'il a pu conceptualiser, en la généralisant, la lutte entre le matérialisme et le spiritualisme. Dans la 60^e leçon, Comte affirme que la philosophie positive, une fois instituée, garantit l'autonomie de chaque science fondamentale contre l'usurpation des sciences inférieures sur les sciences supé-

rieures :

Quoique ce régime définitif doive évidemment augmenter beaucoup l'indépendance et la dignité de toutes les sciences quelconques, l'étude des corps vivants est pourtant celle qui en devra naturellement retirer le plus d'avantages, comme ayant dû être jusqu'ici la plus exposée à de désastreux empiétements, contre lesquels elle ne semble pouvoir trouver de garanties effectives que sous la protection, encore plus dangereuse, et néanmoins fort insuffisante, des conceptions théologico-métaphysiques. Le déplorable conflit qui résulte, en biologie, d'une telle opposition, constitue aujourd'hui la seule influence sérieuse qu'ait pu encore conserver l'ancien antagonisme philosophique entre le matérialisme et le spiritualisme³⁷.

La définition comtienne du matérialisme est singulière. André Lalande le définit comme la « Doctrine d'après laquelle il n'existe d'autre substance que la *matière* »³⁸. Ce n'est pas ce qu'il entend par le mot *matérialisme*. Comme le remarque Jean-François Braunstein, pour Comte, le mot *matérialisme* signifie ce que l'on qualifie de nos jours le réductionnisme³⁹. C'est précisément ce qu'il exprime dans le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, repris dans le premier volume du *Système de politique positive* :

Un vrai philosophe reconnaît autant le matérialisme dans la tendance du vulgaire des mathématiciens actuels à absorber la géométrie ou la mécanique par le calcul, que dans l'usurpation plus prononcée de la physique par l'ensemble de la mathématique, ou de la chimie par la physique, surtout de la biologie par la chimie, et enfin dans la disposition constante des plus éminents biologistes à concevoir la science sociale comme un simple corollaire ou appendice de la leur⁴⁰.

En prenant la tête du mouvement positiviste, Comte a ressenti le besoin de combattre le matérialisme, qui plongerait la société dans une anarchie éternelle, plutôt que le spiritualisme. Dans sa lettre à Audiffrent, Comte lui conseille à étudier le vitalisme montpellierain plutôt que le matérialisme parisien :

Je vous félicite d'avoir assez surmonté les préjugés actuels pour sentir le mérite synthétique de l'école de Montpellier à travers ses formes ontologiques. Ces vitalistes sont au fond plus près du positivisme que les matérialistes d'ici, comme ayant toujours senti l'individualité de la nature humaine, au nom de laquelle nous pourrions logiquement les conduire à notre point de vue⁴¹.

Dans une autre lettre, Comte souhaite à Audiffrent, pendant son séjour à Montpellier, de convaincre les professeurs de l'École de Montpellier,

³⁷ A. Comte, *Cours de philosophie positive. Tome sixième et dernier...*, Complément de la philosophie sociale et conclusions générales. Paris : Bachelier, 1842, p. 846.

³⁸ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1947, p. 575.

³⁹ Jean-François Braunstein, « La critique comtienne du positivisme », in Jacques d'Hondt, Georges Festa, *Présences du matérialisme*, L'Harmattan, Paris, 1999, p. 187.

⁴⁰ A. Comte, *Système de politique positive, ou Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité*, Tome 1, Paris, L. Mathias, 1851, p. 51.

⁴¹ A. Comte à Georges Audiffrent, *Correspondance générale et confessions* [CG]. Édité par Paulo E. de Berrêdo Carneiro, Pierre Arnaud, Paul Arbousse-Bastide, and Angèle Kremer-Marietti. Vol VIII. Paris: École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1990, p. 383.

³⁴ Ibid.

³⁵ Ibid.

³⁶ Ibid., p. 807.

M^{me} Marie : une mère dévouée et un modèle pour l'égérie d'Auguste Comte

par Michel Blanc

Maître de conférences honoraires en sociologie
(Université Paris Nanterre)



Portrait d'Henriette Marie de Ficquelmont,

Archives Maison d'Auguste Comte cote: 4R. 9(2)

de la parenté entre le positivisme comtien et le vitalisme montpelliérain :

Quoique vous ne deviez rester à Montpellier que quelques semaines, votre lettre m'assure que vous les utiliserez pour faire assez sentir l'affinité de notre doctrine avec cette école, dont l'un des professeurs paraît vraiment digne de vos explications [je souligne]. Vous avez admirablement caractérisé la principale comparaison entre le vitalisme et le positivisme et leur commune répulsion du matérialisme⁴².

Or, qui est ce professeur ? Selon nous, il s'agit de Jacques Lordat, ami de la famille de Comte, professeur de physiologie à l'École de Montpellier depuis 1814 jusqu'en 1860, et doyen de la Faculté de Médecine, qui s'est lancé dans la polémique avec les matérialistes parisiens.

Conclusion

Revenons à la question posée au début de cet article : il s'agissait de savoir quels cours Comte a suivis à la Faculté de Médecine de Montpellier après son licenciement de l'École polytechnique en avril 1816. D'après les considérations précédentes, nous avons lieu de penser que c'est le cours d'anatomie et de physiologie de Jacques Lordat. Assurément, sa doctrine physiologique des deux puissances semblait incompatible avec sa manière de philosopher, à cause de son caractère nettement métaphysique. Cependant, les controverses que Lordat entretenait avec l'École de Paris constituaient une condition historique indispensable pour la genèse de la biologie comtienne, dont la destination était de les surmonter. Son analyse historique de l'antagonisme entre l'École de Boerhaave et l'École de Stahl, qui se sont inspirées de son observation sur les controverses contemporaines entre l'École de Paris et l'École de Montpellier, s'est généralisé en réflexions sur la lutte entre le matérialisme et le spiritualisme. Par conséquent, sa critique du matérialisme, de ce que l'on appelle aujourd'hui le réductionnisme, provient de son effort de concilier deux écoles rivales en biologie. C'est la nécessité de chercher la *troisième voie* entre Paris et Montpellier, le mécanisme et le vitalisme, qui l'a conduit à élaborer une autre manière de comprendre les phénomènes de la vie, à savoir, le positivisme.

⁴² A. Comte à Georges Audiffrent in *Ibid.*, p. 529.

L'année 1835, où Clotilde Marie épouse Amédée de Vaux, est également celle de la parution, à compte d'auteur, d'une brochure de 75 pages intitulée « Proposition d'une association religieuse et perpétuelle des femmes pour travailler au soulagement des malheureux et à l'extirpation de la mendicité ».

Cette brochure, rédigée par « M^{me} Marie née de Ficquelmont », est vendue au 58 place de l'Estrapade dans la librairie de M^{me} Veuve Pichot. Une adresse figure sous le nom de l'autrice, reportée ultérieurement à la main, sur l'exemplaire conservé dans les archives de la maison d'Auguste Comte. Elle nous indique le domicile des époux Marie après qu'ils eurent rétrocédé au couple De Vaux leur appartement de fonction à Méru. Cette adresse est ainsi mentionnée : « rue pavée 24 au marais », c'est l'adresse bien connue qui correspond à l'hôtel Lamoignon, lequel abrite de nos jours la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.

Nous savons la ferveur avec laquelle Auguste Comte a rendu visite à Maximilien et sa très jeune épouse Félicité depuis l'installation du jeune couple dans ce modeste entresol, ainsi qu'à M^{me} Marie, laquelle « épaulait » jour après jour son fils et sa bru. Auguste Comte a effectué jusqu'à 3 visites par semaine, les après-midi avec d'abord le secret espoir, puis la certitude, de pouvoir voir, entendre et parler à cette jeune femme dont il s'était éprit : Clotilde de Vaux. Celle-ci venait dîner au 24 rue Pavée chaque soir. Nous savons que la vocation rêvée de cette délicate « quasi-veuve » aux « yeux émeraude », belle et courageuse, fière et dévouée, passablement démunie, menacée dans sa santé et au destin tragique, fût de parvenir par l'écriture à un statut social; bref, de laisser un nom dans le domaine alors fort convoité et même passablement encombré des femmes et des hommes de lettres¹.

Clotilde avait de qui tenir. C'est que nous voudrions examiner dans ce billet en nous attardant sur sa mère Henriette. Dans une autre contribution nous montrerons que Maximilien a lui aussi « hérité » de sa mère et développé une fibre sociale cohérente en même temps qu'une capacité intellectuelle très productive, insuffisamment reconnue.

La mère de Clotilde de Vaux, née Henriette de Ficquelmont en 1782, fut une belle et charmante personne, dévouée et énergique ; en un mot une personnalité sensible et bien trempée qui, tout en conservant le meilleur de son éducation aristocratique, avait su imposer aux siens un mariage d'amour avec un capitaine d'Empire, bel homme

¹ Voir nos sources biographiques et « l'hommage pour les 200 ans de la naissance de Clotilde de Vaux » que nous avons proposé le 2 avril 2015 à la Bibliothèque des Amis de l'Instruction (in kiosque à conférences sur le site bai.asso.fr) et les textes en libre accès sur le carnet de recherche d'hypotheses.org intitulé : « Clotilde de Vaux, l'égérie d'Auguste Comte ».

mais peu cultivé, modestement fortuné : Simon Marie. Henriette Marie née de Ficquelmont (comme elle tient à le rappeler) fut aussi une mère prévoyante qui se battra pour obtenir l'argent nécessaire afin que ses enfants puissent étudier puis s'installer et vivre décemment en ménage. Elle mourra de « chagrin » deux ans après la disparition de sa chère Clotilde. Tout nous montre qu'elle avait une haute idée d'elle-même et le sens du devoir. Nous allons explorer un aspect moins connu de sa personnalité : sa sollicitude envers les miséreux au travers d'un projet ambitieux qu'elle a élaboré puis décrit et tenté de propager par l'intermédiaire de deux brochures dont elle assume pleinement la maternité. Une première brochure d'abord publiée en 1835 qui sera suivie d'une seconde brochure datant de 1844. L'analyse comparative des deux textes nous permettra de comprendre un peu l'évolution de ses intentions, de ses idées, dans le cheminement de sa propre vie intellectuelle et spirituelle.

La brochure de 1835 : Proposition d'une association religieuse et perpétuelle des femmes pour travailler au soulagement des malheureux et à l'extirpation de la mendicité

Cette brochure, publiée à compte d'auteur², se livre d'emblée dans son titre, à rallonge, avec des mots clés : « proposition », « association religieuse », « perpétuelle », « des femmes », « pour travailler », « au soulagement », « à l'extirpation »...

M^{me} Marie commence par réfléchir, par s'informer et sans doute discuter autour d'elle, puis elle se lance dans cette « proposition » avec l'intention ferme d'agir sans tarder et d'obtenir des résultats. C'est en 1835 une chrétienne fervente qui s'exprime et avance sous les auspices des vertus théologiques avec l'accent sur la troisième (débouché ultime des deux premières) : « La charité, rien que la charité : tel est notre titre, et il comprend tout l'esprit de notre association.³ »

L'esprit évangélique l'anime indéniablement dans une époque où les « dames » et les « messieurs » de la bourgeoisie « triomphante » entremêlaient souvent l'absence ou la tiédeur de leurs sentiments religieux avec un égoïsme de classe porté à l'indifférence voire à l'arrogance. Henriette n'est pas de celles-là : elle est visiblement dérangée par la misère qu'elle côtoie, elle a saisi ce que le Dieu chrétien qu'elle vénère profondément indique comme chemin. Elle l'a saisi sans excès de bigoterie avec une grande ouverture d'esprit : c'est ce que nous allons tenter de montrer. D'abord elle veut essentiellement agir, elle veut déboucher sur du concret, du tangible, de l'efficace et elle a compris pour cela qu'il fallait ne pas se contenter de désirer et d'agir seule. Si nous examinons l'ossature doctrinale d'Henriette Marie nous découvrons vite que le Dieu qu'elle invoque est essentiellement principe d'espérance puisqu'il a définitivement opéré le rachat des fautes : « Voilà Dieu ! voilà l'antique Jourdain où il nous a rendu l'innocence⁴. »

Curieusement, elle ne parle qu'à la première personne de ce Dieu chrétien conçu en trois personnes. Elle ne mentionne jamais « Celui » qui est censé avoir opéré ce rachat salvateur par son propre sacrifice : Jésus-Christ⁵. L'intérêt doctrinal de sa foi sera, par voie de conséquence, que toutes les misères et injustices humaines ne peuvent être dans le dessein de la Providence, ni même être vues comme des formes d'expiation des péchés, de la faute originelle. Nous retrouvons bien dans cette belle âme romantique les aspirations utopisantes des penseurs de son temps : « Dieu ne reconnaît pas la misère comme une nécessité de sa belle création ; il ne l'a point voulue, il ne l'a pas faite : elle est le produit des fausses passions des hommes et du mouvement des sociétés[...] Dieu veut toujours conserver la prospérité et la bonne harmonie dans le monde⁶. »

À partir du moment où il incombe précisément à celles et ceux que la misère ou la maladie épargnent de porter secours, la grande question est celle de l'efficacité et de la continuité de cette action. Pour Henriette Marie, et en cela elle est bien une femme inscrite dans la dynamique des idées de son époque, une seule solution s'impose : la libre association⁷. Cette association « perpétuelle », dont elle tente de dessiner les contours, porte toutes les marques de cet héritage familial et de cette douceur personnelle qui caractérise la mère de Clotilde : « L'association se mettra sous la protection de la sainte Vierge. Les associées prendront le titre de *Dames de Sainte-Marie*; elles porteront une médaille à l'effigie de la sainte Vierge : cette médaille sera suspendue à un ruban bleu, liseré d'or ».

Il ne faut pas regarder comme une puérité ce patronage marial, ses rites et symboles : la « philanthropie féminine chrétienne » mise en avant par M^{me} Marie est vécue dans le cadre d'une libre association, elle fonctionne comme une forme « d'élection – initiation » ; chaque femme qui s'agrège reçoit ainsi un véritable titre de noblesse : « la médaille conférera aux demoiselles le titre de dame⁸. »

Mais au-delà de la doctrine et du cadre à la fois laïque et religieux de l'association de secours perpétuel nous découvrons un ingénieux système de financement des actions nombreuses et donc coûteuses envisagées. Il s'agit pour les femmes chrétiennes « de tout âge et de toute condition » qui le pourront d'abandonner pendant dix ans (renouvelables à volonté), les intérêts du capital qu'elles auront mis à la disposition de l'association. Ce capital gelé pendant une décennie, récupérable à terme, devrait représenter selon M^{me} Marie 2,5 % du revenu de chacune des associées. Nous voyons combien la mère de Clotilde qui gérait très étroitement les maigres ressources familiales⁹ avait le sens du concret. Elle pousse son sens du détail dans la prévision d'une catégorie de femmes « agrégées » à l'association qui ne fourniraient que des dons annuels. Ces femmes « porteront la médaille comme les associées ; elles la quitteront en quittant l'agrégation

⁴ Ibid., p. 2.

⁵ Sans doute y faut-il voir dans ce relatif effacement de la figure christique l'héritage « daté » de sa propre formation chrétienne.

⁶ Avec certes moins de force, de panache et de continuité nous retrouvons cependant chez la mère de Clotilde de Vaux des accents qui ne sont pas sans rappeler ceux, à la même époque, de l'inoubliable Flora Tristan.

⁷ Grande pulsation « associationniste » en contrepoint de la montée en puissance de l'individualisme bourgeois en cette époque socialement très difficile dans les décennies 1830, 1840. Là encore la figure tutélaire de Flora Tristan qui laissera en lègue sa grande idée « d'association ouvrière » se rappelle à notre souvenir.

⁸ Ibid., p. 11.

⁹ Les ressources de M^{me} Marie et de son époux le capitaine Marie restaient modestes en 1835 et le seront plus encore après la fuite d'Amédée de Vaux : Clotilde restant très démunie, son frère Maximilien marié en 1844 et bientôt père de famille devra vivre longtemps avec des ressources à peine suffisantes, tandis que cadet Léon devra encore poursuivre ses études.

² Très vraisemblablement en peu d'exemplaires.

³ Henriette Marie de Ficquelmont, *Proposition d'une association religieuse et perpétuelle des femmes pour travailler au soulagement des malheureux et à l'extirpation de la mendicité*, A compte d'auteur, 1835, p. 26.

tion.¹⁰ » Les hommes ne sont pas en reste mais ils ne sont pas placés naturellement comme les Dames sous la très haute tutelle de la sainte Vierge : « Les hommes pourront être reçus comme agrégés... Ils porteront un simple ruban bleu sans médaille ».

Comment va être collecté et géré l'argent du secours, de la solidarité avec les pauvres - l'argent ayant aussi pour but « l'extirpation de la mendicité ¹¹ » ? Tout simplement pour M^{me} la préceptrice de Méru il sera collecté sous le contrôle des préfets et gérés avec l'aide des « receveurs généraux » des départements. Le caractère associatif permettra d'organiser des élections de personnes aptes à distribuer les aides : une « intendante » par département, laquelle sera épaulée par des « sous-intendantes » d'arrondissement, des « fonctionnaires » de canton, des « assistantes » dans les villes et des « associées libres » en renfort.

C'est un véritable maillage du type « assistante sociale » qui est proposé : il faudra recenser au plus près les besoins et distribuer les aides en toute transparence avec une grande liberté d'initiative et d'action. M^{me} Marie voit loin, elle combine les deux dimensions de l'action sociale : celle « laïque » pouvant faire appel à la puissance publique car émanant de citoyennes mobilisées distribuant des secours en dehors de toute considération religieuse, celle « spirituelle » émanant de chrétiennes qui veulent ainsi mettre en pratique les exigences évangéliques. Au-delà des secours, c'est l'éducation des pauvres, en particulier celle de leurs enfants, qui est mise en avant ; c'est un long travail de persuasion visant à donner des perspectives et confiance en soi qui doit accompagner les aides ; c'est le respect des personnes déchuës, des vieillards en particulier. Et au bout du rêve, de l'utopie esquissée, c'est la « grande œuvre de la régénération d'une classe si nombreuse¹² » qui est convoquée. Ce premier opuscule de 1835 qui sera cité à titre de première ébauche et de prospectus en 1844 lors de la diffusion du second opuscule que nous allons examiner maintenant, porte témoignage de la générosité, de l'ambition et de la hauteur de vue de M^{me} Marie, de son influence dans les cercles bourgeois et aristocratiques de Méru et des environs du département de l'Oise.

La brochure de 1844 : le Sculpteur en bois

Cette seconde brochure - dont la Maison d'Auguste Comte conserve un exemplaire dans ses archives - a été publiée en 1844¹³ et s'annonce comme un « *Récit entièrement vrai* » sous le titre : « *Le sculpteur en bois* ». M^{me} Marie dédie son travail à ses enfants : « *Clotilde, Maximilien et Léon, mes enfants, je vous dédie ces quelques passages, pour vous laisser un bon souvenir de votre mère : comme elle, aimez dieu et tâchez de servir vos frères.* »

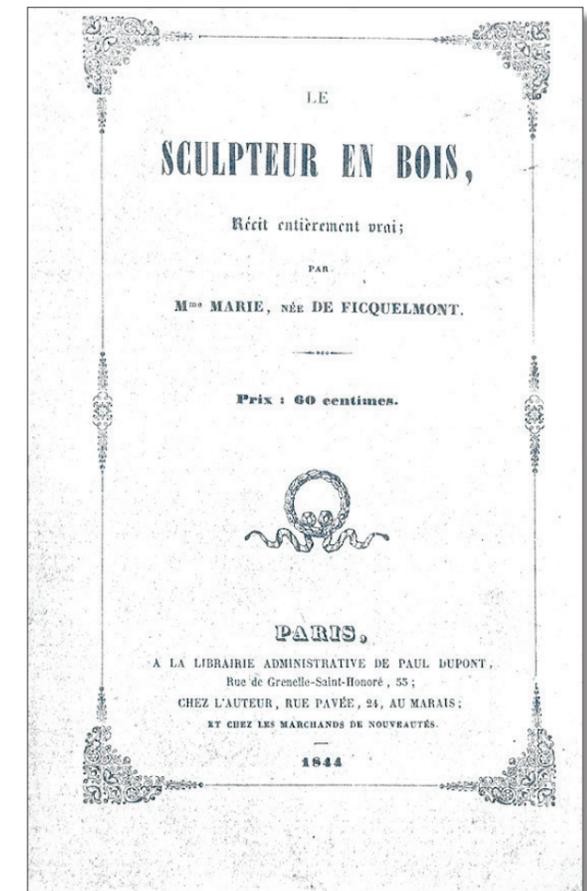
Examinons ce curieux opuscule qui tranche nettement avec le précédent tout en présentant une certaine forme de continuité. La

préoccupation majeure concernant la pauvreté et le statut du pauvre, l'aide des plus fortunés comme double geste de fraternité et de charité, les modes d'organisation rationnelle des secours, le souci d'efficacité, l'appel au débat, tous ces items se retrouvent une dizaine d'année plus tard. Pourtant la tonalité n'est plus la même : la dramaturgie de la misère atrocement abandonnée se fait plus âpre en 1844, l'élan chrétien plus dépouillé. Il n'est plus question d'une vocation charitable sagement entretenue par des Dames inspirées par la sainte Vierge mais de l'entrelacement nécessaire de la charité chrétienne et de la philanthropie des personnes de cœur et raisonnables.

La forme de cette brochure, qui a un volume proche de la précédente - soixante-quinze pages pour celle de 1835 et soixante pages pour celle-ci -, est très différente : non pas une proposition déployée du début à la fin, mais six courts textes dissociés et articulés.

Le premier texte élabore - sur dix-huit pages - le récit éponyme du « sculpteur en bois » lequel meurt de misère à la suite d'un accident du travail et de l'impossibilité d'une prise en charge durable dans un hospice. Ce « récit vrai » est poignant et l'on y perçoit le déchirement d'Henriette Marie, son refus de s'accommoder, sa protestation contre l'interdit hypocrite de mendicité. N'oublions pas à cet égard qu'entre 1835 et 1844 il y a eu le drame de 1839 : ce moment accablant où Amédée de Vaux fuit, pour dette de jeux et malversations, celle qu'il a épousée en 1835 ainsi que son emploi de percepteur à Méru, laissant dans le plus grand désarroi, la gêne même, voire une certaine forme de déshonneur, Clotilde et sa famille toute entière. La bonne société de Méru est désormais bien loin et sans doute a-t-elle été décevante. C'est un repli sur la vie parisienne dans le Marais qui s'impose pour les Marie, et une vie plutôt chiche sur le plan financier, sans doute plus discrète, qui se dessine. M^{me} Marie est restée charitable mais elle évoque la modicité de ses moyens et semble faire écho au désarroi de ce brave ouvrier rencontré « assis sur une borne, au coin d'une grande porte cochère, dans la rue du faubourg saint-Honoré¹⁴ », cet homme encore jeune injustement traité par la société.

Le second texte (de seize pages) déploie une réflexion intitulée : « Un mot sur l'organisation du travail ». Nous ne sommes pas si éloignés que cela des préoccupations des socialistes de son époque à commencer par celles qui constitueront l'œuvre politique la plus remarquable de Louis Blanc. Henriette Marie s'avance dans la direction de ce qui deviendra le « droit au travail », bien consciente de tout



¹⁴ H. Marie de Ficquelmont, *Le sculpteur en bois*, Paris, P. Durand, 1844, p. 5.

¹⁰ Ibid., p. 16.

¹¹ Ce but est donné dès la page titre : il est au cœur de la proposition d'Henriette Marie. La mendicité était omniprésente à cette époque à Paris tant le nombre de pauvres ne cessait d'augmenter. La mère de Clotilde de Vaux ne pouvait se résoudre à verser son obole de bonne chrétienne sans tenter une proposition pour espérer en finir avec la misère, tous les maux et les maladies qu'elle engendre.

¹² Ibid., p.34.

¹³ Toujours en peu d'exemplaires et à compte d'auteur.

ce que la Nation doit au « peuple des ateliers ». Elle mentionne explicitement la nécessité de la prise en compte des droits liés aux accidents du travail et ceux afférents à la vieillesse. Elle évoque même ce qui deviendra le thème de la grève générale : « Oui, en voilà un nombre immense de ces hommes dédaignés, qui ont si bien pour eux le droit et la puissance, qu'il leur suffirait de croiser les bras !.. »¹⁵ Enfin, c'est l'école même de Proudhon qu'elle défend contre ses calomnieux¹⁶, sans mentionner explicitement le retentissant ouvrage paru en 1840, *Qu'est-ce que la propriété ?*, ni son auteur, elle dit son sentiment favorable en évoquant les « esprits » qui se sont « imaginés que puisque la société ou son pouvoir n'avait pas le droit de nous imposer le don, elle pouvait du moins, elle devait même, ressaisir la propriété pour en répartir les produits¹⁷. » La mère de Clotilde de Vaux enchaîne : « On a calomnié les intentions de cette école », puis elle tranche : « Que des hommes pervers aient cru trouver là un appel à la violence ; que d'un autre côté les hommes craintifs aient cru y voir un grand danger, faut-il s'en étonner ? Et parce qu'il y aura toujours chez toutes les nations des hommes pervers et des hommes craintifs, faudrait-il étouffer toute pensée généreuse ?¹⁸ »

Le troisième texte (de dix pages) se donne à lire comme un court « Essai sur la philanthropie ». Henriette Marie revient sur son idée de 1835 toute centrée sur la charité chrétienne et avoue son échec face à l'incrédulité : « vous ne réussirez pas¹⁹. » Son évolution est nette. Elle distingue ce qui ressort de la charité dans un effort sans fin au jour le jour et ce qui ressort de la société civile : « l'extirpation de la mendicité », « la guérison complète de la pauvreté.²⁰ » Le tournant social est net : « Voici l'œuvre de la philanthropie » qui est « devenue le complément nécessaire » de la charité²¹. Les arguments en faveur de la philanthropie sont précis : « La charité se fait pour Dieu et avec Dieu, tandis que la philanthropie se fait pour l'homme et avec l'homme : à la philanthropie appartient donc la publicité et la communauté d'action, elle procède par association, elle s'empare de la question de l'avenir²². »

Le quatrième texte qui s'intitule « Récapitulation » est très court (3 pages). Il existe toujours cette tension entre la nécessaire charité et l'indispensable philanthropie selon le type de secours à envisager. Trois tâches essentielles sont récapitulées : connaître les pauvres, les secourir et enfin les aider à s'améliorer. La mère de Clotilde propose de sortir les pauvres de leur isolement afin de leur faire bénéficier « d'une masse à laquelle il faut les rattacher par tous les liens de la fraternité et de l'honneur²³. »

Le cinquième texte intitulé : « Idée sommaire d'une organisation philanthropique » est aussi très court (4 pages). Il s'agit de la présentation très succincte d'une originale « organisation philanthropique » qui rappelle les ventes du carbonarisme. À la base, le regroupement de 10 personnes « heureuses » en vue d'œuvrer dans le sens

d'agir pour « le bien être des classes ouvrières », afin de « répandre parmi elles les bonnes notions et de les mettre à leur portée » ainsi que « de les secourir dans leurs besoins corporels.²⁴ » M^{me} Marie comme si elle voulait enfin pouvoir répondre à l'appel poignant du « sculpteur en bois » propose une nouvelle forme d'association mixte et à caractère laïque : 10 individus regroupés pour agir = une « décurie », 10 « décuries » regroupées = une centurie, 10 centuries = une « millénaire ». À chaque niveau de regroupement, les associés se choisissent un responsable qui resterait en même temps membre de sa « décurie » d'origine qu'il soit « décurion », « centurion » ou « millénarien ».

Enfin, le tout dernier apport d'Henriette Marie tient en 4 pages sous l'annonce : « Comparaison et démonstration » et revient très explicitement sur la détresse de celui qu'elle appelle : « mon pauvre sculpteur ». Elle pense à cette « centurie » qu'on aurait pu former, « rue Frépillon », pour lui venir durablement à l'aide, l'empêcher de désespérer, le sauver.

Les dernières phrases de l'opuscule de 1844 expriment bien, nous semble-t-il, le point d'aboutissement des propositions plus ou moins utopiques, mais toujours d'actualité en fait, de la très aimée mère de Clotilde de Vaux, aussi nous les prendrons pour conclusion de cette présentation : « Les hôpitaux doivent ou devraient suffire au nombre de malades... Ensuite il est question de chercher les moyens d'organiser le travail, de protéger les travailleurs, d'équilibrer le prix des marchandises avec la consommation pour en tirer un salaire suffisant à la main d'œuvre. Longue étude, qui ne se fait pas bien dans le cabinet, et qu'il est temps d'entreprendre sur le terrain même de la pratique et des souffrances.²⁵ »

¹⁵ Encore une fois sa voix semble faire écho à celle de Flora Tristan qui voyait dans l'Union ouvrière l'irrésistible levier de l'émancipation prolétarienne.

¹⁶ Ce point est d'autant plus intéressant que, comme nous le verrons dans un prochain texte dédié à Maximilien Marie, cette sympathie pour le socialisme proudhonien sera l'un des fils conducteurs de la pensée politique et sociale du son cher Max.

¹⁷ Ibid., p. 35.

¹⁸ Ibid., p. 36. Mentionnons cet éloignement idéologique manifeste d'Henriette Marie avec son frère Charles de Ficquelmont qui exerce alors de hautes fonctions à la cour de Vienne. Voir l'ouvrage proposé par le Comte F de Sonis : « Lettres du comte et de la comtesse de Ficquelmont à la comtesse Tiesenhausen », Paris, Plon, 1911. Ainsi cette lettre de Charles du 11 décembre 1844 : « J'ai eu à dîner chez moi tout le promisat Salm-Clary. Demain je vais à un concert à la cour, dans le petit appartement de l'Impératrice... », page 82.

¹⁹ Ibid., p. 40.

²⁰ Ibid., p. 42.

²¹ Ibid., p. 44.

²² Ibid.

²³ Ibid., p. 50. Notons que nous sommes tout proche des idées les plus à la pointe aujourd'hui dans le domaine de l'action sociale comme celles portées par ATD Quart Monde.

²⁴ Ibid., p. 55.

²⁵ Ibid., p. 58.

Activités culturelles

Activités culturelles

L'épidémie de Covid-19 qui a débuté en mars 2020 a eu un impact important sur notre activité culturelle que nous avons dû réduire, tant dans sa fréquence que dans son affluence. Le musée n'a pas été ouvert pendant près de 3 mois et la reprise s'est faite petit à petit. Nous avons toutefois réussi à maintenir quelques rendez-vous essentiels, avant et après le confinement du printemps, comme l'Heure Philo et le théâtre. Le reconfinement de novembre a de nouveau mis à mal un grand nombre de nos activités, notamment le festival Photo Saint-Germain auquel nous devons, pour la quatrième année consécutive, participer.

L'Heure Philo

L'Heure philo, animée par **Grégory Darbadie**, est toujours au cœur de l'activité culturelle de la Maison. Elle est le premier rendez-vous à avoir repris après le confinement du printemps 2020, devant une audience réduite par la force des choses et des restrictions au niveau de l'accueil (10 personnes maximum par séance). Avec énergie et bonne humeur toutefois, l'Heure philo s'est maintenue et se poursuit pour la saison 2020/2021 où de nouvelles séances sont à nouveau prévues chaque mois. Le reconfinement de novembre l'a mise à nouveau entre parenthèses.

La science au temps d'Auguste Comte

Le rendez-vous de **Cyril Verdet** autour de « la science au temps d'Auguste Comte » n'a pas pu se tenir régulièrement. Deux séances ont néanmoins pu avoir lieu en janvier et en février. Il est probable que le rythme des séances soit moins soutenue pour 2020/2021.

Expositions

Le festival **Photo Saint-Germain**, qui devait avoir lieu en novembre, a été reporté (à une date encore inconnue) en raison des mesures sanitaires de reconfinement prises le 28 octobre.

Théâtre

Avec l'Heure Philo, le théâtre a été l'activité culturelle la plus dense à la Maison d'Auguste Comte ! Deux représentations ont eu lieu durant le premier trimestre : *Maîtres anciens* de

Thomas Bernhardt, interprété par Pierre-Yves Desmonceaux et « Passage des bérésinas », d'après *Mort à Crédit* de L.F. Céline, interprété par Isabelle Mentré. À la reprise, au début de l'été, Cette dernière a également présenté « Balbec Plage », extrait d'*A l'ombre des jeunes filles en fleur* de Marcel Proust. À la rentrée 2020, elle a interprété, pour la première fois à la Maison d'Auguste Comte, « Partie de Campagne » de Maupassant.

Lectures

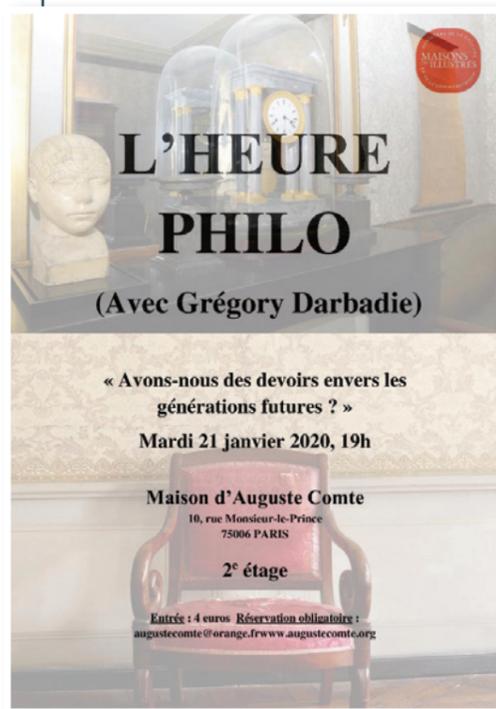
Nous avons accueilli, grâce aux Amis d'Alexandre Dumas, une très belle lecture de la correspondance entre George Sand et Alexandre Dumas. Haut point de notre année culturelle, la lecture de la correspondance Auguste Comte/ Clotilde de Vaux par Isabelle Mentré et Pierre-Yves Desmonceaux, qui ont fait revivre « l'année sans pareille » à la Chapelle de l'Humanité en octobre, juste avant le reconfinement, avec la complicité de Michel Blanc.

Présentations d'ouvrages

Une rencontre/présentation a été organisée à la Chapelle de l'Humanité en janvier 2020, à l'occasion de la parution de l'ouvrage *Les Brésiliens à Paris au fil des siècles et des arrondissements* (Chandeigne, 2019) d'Adriana Brandão en présence d'Annie Petit, d'Armelle Enders (historienne) et de David Labreure.

JANVIER

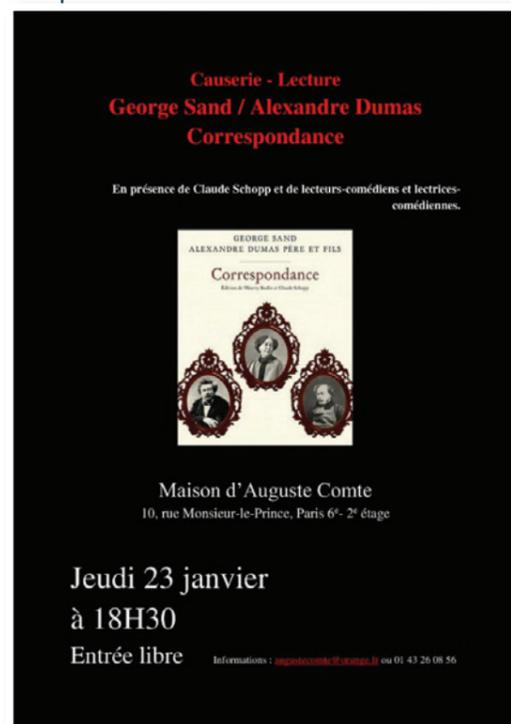
Heure philo du 21 janvier 2020 :
« Avons-nous des devoirs envers les générations futures ? »



À supposer par conséquent que les devoirs envers les générations futures appartiennent à la politique, il conviendrait de se demander s'il est possible de déterminer ce que sera l'humanité dans l'avenir et quel type d'intervention lui serait nécessaire.

On peut par exemple essayer de déterminer les conditions matérielles de la vie humaine actuelle et tenter de les rendre pérennes. Mais ne condamnons-nous pas alors l'avenir à répéter le temps présent ? Toute réflexion envers les générations futures est une réflexion de l'humanité sur elle-même et donc une prise de conscience de soi. Les devoirs sont l'expression de la liberté d'un être qui assume la double identité – naturelle et culturelle – de l'humanité.

**Lecture de la correspondance
 George Sand - Alexandre
 Dumas du 23 janvier 2020**



George Sand et Alexandre Dumas ont plus d'un trait en commun. Tous deux ont vécu une enfance campagnarde. Tous deux ont connu le succès très tôt. Et ils partagèrent la même instabilité sentimentale, la même liberté sexuelle, qui scandalisèrent leurs contemporains. Mais leur relation serait probablement restée superficielle sans l'intervention d'Alexandre Dumas fils. En 1851, il rapporte à George Sand ses lettres à Frédéric Chopin qu'elle souhaite voir disparaître. C'est le début d'une amitié exceptionnelle, par-delà les générations, entre l'auteur d'*Indiana* et celui qu'elle appellera son fils.

En présence de Claude Schopp et de lecteurs-comédiens et lectrices-comédiennes qui ont brillamment animé cette « causerie-lecture » autour de l'édition de la Correspondance Sand/Dumas récemment parue.

**Présentation de l'ouvrage
 Les Brésiliens à Paris
 (A. Brandao) /
 Chapelle de l'Humanité,
 24 janvier 2020**

Quatre lieux de mémoire liés au philosophe ont été conservés grâce à des disciples brésiliens : l'appartement du 10 rue Monsieur le Prince, la tombe de Comte au Père Lachaise, la Chapelle de l'Humanité et le buste de Clotilde de Vaux, dans la rue du même nom. L'ouvrage d'Adriana Brandão, *Les Brésiliens à Paris*, a donné une large place aux liens étroits entre le positivisme parisien et le Brésil. La soirée organisée à la Chapelle de l'Humanité réunissait l'autrice, Armelle Enders, historienne spécialiste du Brésil, Annie Petit et David Labreure. Une trentaine de personnes était au rendez-vous ce soir là.



**Heure science
 du 30 janvier 2020 :**
**évolution de la mécanique,
 révolution industrielle**

D'où vient qu'un clou entre dans un corps fort dur se demandait Galilée, alors qu'il n'entre point lorsqu'on appuie seulement dessus ?

Cette interrogation illustre à elle seule l'évolution spectaculaire qu'a connue la mécanique en tant que science théorique depuis le XVII^e siècle. À l'époque de Comte déjà, non seulement on sait pourquoi on peut planter des clous, mais la mécanique est en mesure de permettre une spéculation telle qu'on peut concevoir aussi des machines propres à révolutionner l'industrie. De quoi affirmer avec vigueur : « Science d'où provoyance; prévoyance d'où action. ».

FÉVRIER

**Théâtre : Maîtres anciens
(Thomas Bernhard) interprété
par Pierre-Yves Desmonceaux /
6 février 2020**



Atzbacher, le narrateur (qui ne publie jamais rien) a un rendez-vous exceptionnel et mystérieux au musée d'Art ancien de Vienne avec Reger, critique musical (qui, lui, publie énormément dans le *Times*). Ils ont fréquemment (un jour sur deux et depuis trente cinq ans) des conversations sur la musique, la philosophie, la peinture (les Maîtres anciens), sur la banquette de velours dans la salle Bordone face à « L'Homme à la barbe blanche » de Tintoret. Le gardien a été payé pour que personne n'entre dans cette salle Bordone. Atzbacher rapporte les paroles de son « père spirituel » Reger au point qu'on ne sait plus ce qui est à l'un ou à l'autre. On aura droit à toutes les « vérités » sur les Viennois: leur absence d'hygiène (physique et morale), sur la peinture... Reger n'aura de cesse de démolir tout et tout le monde, quitte à se contredire dans la même phrase. Sa rage devient alors jubilatoire.

**Théâtre : « Passage des Bérésinas »
d'après *Mort à crédit* (L.F. Céline)
interprété par Isabelle Mentré/
13 février 2020**

Centré sur l'enfance du petit Ferdinand, ce voyage dans l'univers des passages parisiens au tournant du siècle est extrait de *Mort à crédit*, le deuxième roman de Louis-Ferdinand Céline, publié en 1936, et qui, pour beaucoup marque, après le coup de tonnerre de *Voyage au bout de la nuit*, la véritable naissance du « style » Céline.



**Heure philo
du 18 février 2020 :
« Qu'est-ce qu'un rival ? »**

La rivalité est présentée par le dramaturge grec Sophocle dans *Œdipe* comme le destin de l'homme, auquel nul n'échappe même si un devin en informe. La rivalité contredit le principe même de toute coopération. Je ne puis compter sur personne. C'est chacun pour soi et dans une certaine mesure, tous contre tous. Peut-on sortir alors de la rivalité entre individus si elle en est le fondement ? Quelle place donner alors à la civilisation et à la morale ? La rivalité montre-t-elle que l'humanité est condamnée à la querelle, au conflit et à la guerre ? La rivalité manifeste la rareté et l'identité du désir de l'homme. Mais la rivalité montre plus encore le lien solidaire qui tient les êtres humains dans la formation même de leur désir. Comprendre ce lien ne suffit pas à faire disparaître la rivalité mais permet d'en atténuer les ressorts et d'avancer vers la sobriété d'une vie où chacun se retrouve dans des choix plus appropriés.



**Heure science
du 27 février 2020 :
astronomie populaire,
éducation des prolétaires**

Bien avant Jules Verne et Camille Flammarion, la vulgarisation des sciences prend sa place au sein des mouvements d'éducation populaire, à commencer par l'astronomie. Pour Arago, il s'agit de respecter la charte du Bureau des longitudes à qui il est fait obligation dès sa fondation par l'abbé Grégoire de dispenser un enseignement au tout-venant. Pour Comte en revanche, il s'agit de former à la « saine philosophie astronomique » non pas seulement les « messieurs » mais surtout les ouvriers. Quel enjeu pour un tel enseignement ? Se peut-il que l'astronomie soit populaire ? Aurait-elle quelque résonance sociale voire politique ?



MARS-AVRIL-MAI

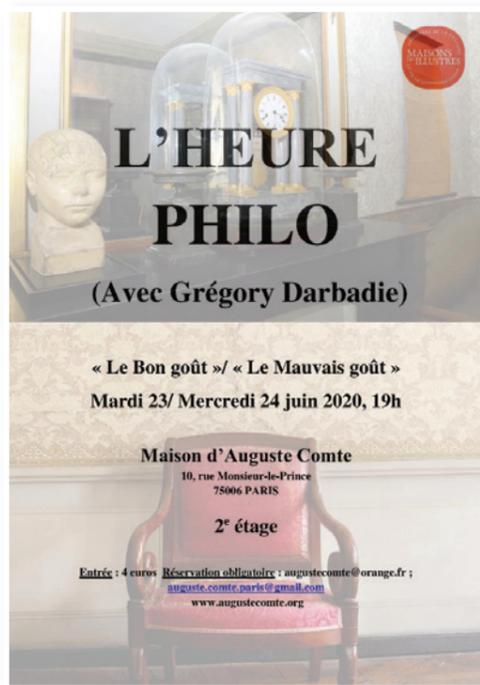
| Pas d'activités culturelles

JUIN

| **Heure philo des 23 et 24 juin 2020 :**
« Le bon goût / le mauvais goût »

Le bon goût : le bon goût est-il simplement le goût dominant ou cette notion tend-elle à dissimuler le caractère social du jugement sous l'ornement de la nature ? Que vaudrait le bon goût s'il n'était qu'un produit de hasard ou de purs rapports de force sociaux ? La question a été envisagée comme une invitation à examiner les conditions d'un bon goût. Il ne s'agissait pas de dénigrer le bon goût mais d'en analyser les présupposés et les effets. Rien ne va de soi en effet, même l'évidence d'une critique arrogante, silencieuse et néanmoins normative.

Le Mauvais goût : Le mauvais goût n'est pas l'absence de goût ni un goût mauvais. N'est-il pas plutôt le moyen d'un goût nouveau ? Le mauvais goût renvoie la subjectivité – du désir et de la volonté- à des choix à assumer. Il exprime d'emblée une résistance de la nature à travers le corps qui se révèle en chacun comme un pouvoir limitant. Comme style de vie, le mauvais goût est le signe d'un hasard ou d'une liberté qu'il appartient d'assumer.



JUILLET

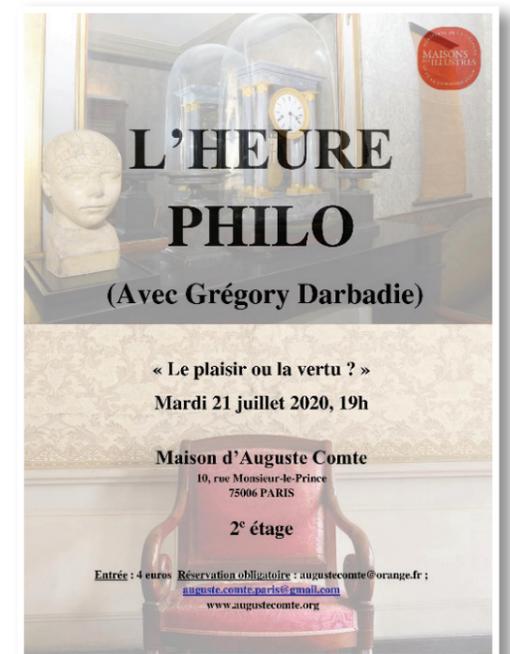
| **Théâtre : « Balbec plage » d'après À l'ombre des jeunes filles en fleur (M. Proust) interprété par Isabelle Mentré / 2 juillet 2020**

Centré sur le premier séjour du narrateur de la *Recherche du temps perdu* à Balbec, où il se rend en compagnie de sa grand-mère et de leur domestique Françoise, *Balbec Plage* évoque les émois de la découverte de la côte normande et de la villégiature au Grand Hôtel. Cinquante minutes d'humour et de poésie extraites d'*À l'ombre des jeunes filles en fleur*.



| **Heure philo du 21 juillet 2020 :**
« le plaisir ou la vertu »

La vertu est synonyme de pureté et plus précisément encore de virginité. Seuls le plaisir (*hédon* en grec) et une morale hédoniste apparaissent justifiés par la nature. La vertu relèverait ainsi des efforts moraux entrepris (le courage se gagne sur la peur et les dangers qui l'éveillent) alors que le plaisir résulterait d'une inclination naturelle (l'appétit) et d'un objet extérieur (charme d'un corps ou attrait d'une boisson). Le plaisir ne montre-t-il pas les limites de la vertu en désignant dans une sensation vive ce qui ne dépend ni de la raison ni de la volonté ? Sommes-nous alors sommés de choisir une des deux propositions de l'alternative ? Ne vaudrait-il pas mieux dès lors tenter, dans un ultime effort, de réconcilier le plaisir et la vertu, en cherchant sinon à définir une vertu du plaisir, tout au moins en évitant la vaine et harassante résistance à l'attrait du plaisir ? ». Le présupposé de la vertu reste la vie dont le plaisir est une expression. Tous les plaisirs ne sont pas équivalents, nous l'avons vu : certains sont éphémères, d'autres se conservent ; certains renforcent l'élan de la vie ; d'autres le menacent ou le ruinent. Comprendre le bon mélange de vertu et de plaisir propre à l'homme, c'est redécouvrir les conditions naturelles de son existence sociale.



SEPTEMBRE

| **Heure philo du 22 septembre 2020 :**
« l'argument d'autorité »

L'argument d'autorité a une valeur ambiguë et une efficacité relative. Le syntagme nominal (« l'argument d'autorité ») qu'elle constitue a une signification équivoque à la mesure du génitif objectif ou subjectif auquel on peut la rattacher. Entendu comme un génitif subjectif, l'argument est forgé par l'autorité : qu'importe ainsi l'argument dont on fait cas, ce qui compte c'est l'autorité qui le soutient. À l'inverse comme un génitif objectif, l'autorité s'incline devant la force de l'argument qui s'impose. Quand la raison cesserait-elle de prétendre dire le vrai pour faire place à l'autorité ? Qui donne raison à l'argument d'autorité ? L'analyse de l'argument d'autorité fait apparaître que le vraisemblable ne repose pas seulement sur un énoncé vrai mais sur les conditions de l'énonciation. Ce qui a du sens est reçu comme tel par l'auditoire. Le vrai doit aussi apparaître comme vraisemblable. Mais la vérité se dérobe parfois à l'auditoire dans l'imposture d'un abus d'autorité.





Théâtre : « une partie de campagne » (G. Maupassant) interprété par Isabelle Mentré / 24 septembre 2020

Publiée en 1881, la nouvelle de Maupassant évoque l'échappée d'une famille de boutiquiers parisiens dans une guinguette des bords de Seine. Légère, sensuelle, ironique et mélancolique, elle inspirera l'un des plus beaux films de Jean Renoir.

OCTOBRE

Heure philo du 20 octobre 2020 : « Peut on rester indifférent à la beauté ? »

La beauté serait une invention humaine. Que serait une humanité insensibilisée au beau ? Le paysage ne serait rien sans le regard de l'homme. Faut-il juger alors que le monde est laid ? Il ne serait en soi ni beau ni laid puisque chacun juge à sa manière. Les beautés du monde (de la nature ou de l'art) peuvent-elles continuer de nous fasciner si l'on renonce au beau ? La forclusion de la recherche de la beauté en art, l'abandon de la référence au beau ne peuvent dissimuler l'omniprésence de l'esthétique et la subversion des objets du quotidien par le design. La beauté ne peut pas quitter le monde d'un être vivant qui retire un plaisir à contempler les spectacles de la vie ou l'art qui lui agréent. Le plaisir esthétique est certes intellectuel – il ne se confond pas avec l'agréable. Il s'ancre cependant dans la sensibilité et anticipe la possibilité d'un accord entre la pensée et le corps.



Lecture : « la correspondance de l'année sans pareille : Auguste Comte et Clotilde de Vaux » (1 et 2) / 22 et 29 octobre 2020

Interprétation: Isabelle Mentré (Clotilde de Vaux) et Pierre-Yves Desmonceaux (Auguste Comte). Avec la complicité de Michel Blanc pour le choix des lettres.

Mise en scène : Christophe David



La correspondance entre Clotilde de Vaux et Auguste Comte n'a que trop rarement été l'objet d'une adaptation théâtrale. Cette «année sans pareille» selon les termes du philosophe, a pris au cours de ces deux soirées du 22 et du 29 octobre, qui ont exceptionnellement eu lieu à la Chapelle de l'Humanité !

Vie de l'association

Vie de l'association

Remise des prix de thèse 2020



La situation sanitaire n'a pas empêché la remise des prix de thèse de la Maison d'Auguste Comte, qui s'est déroulée après notre Assemblée générale le 10 octobre 2020. Les prix ont été attribués :

- À **François Lecoutre (1500 euros)** pour sa thèse « La controverse entre Hans Kelsen et Eric Voegelin en théorie du droit et en théorie politique » (Université de Cergy Pontoise).

Résumé : La controverse entre Hans Kelsen (1881-1973) et Eric Voegelin (1901-1985) commence au début des années 1920 à Vienne et se termine aux Etats-Unis dans les années 1970. Voegelin s'est d'abord opposé à la théorie pure du droit dès les années 1920, en développant une critique très acerbe de la théorie juridique de son ancien directeur de thèse. Après leurs exils aux Etats-Unis, Kelsen et Voegelin se sont confrontés en théorie politique, en particulier au sujet de l'interprétation des totalitarismes. Cette fois-ci, c'est Kelsen qui a attaqué la théorie politique de Voegelin dans deux manuscrits non publiés de son vivant. C'est à travers le prisme de l'opposition entre les Lumières et le Romantisme que nous tenterons d'expliquer cette controverse et de donner les clés de lecture qui permettent de la comprendre. L'étude de cette controverse permettra d'éclairer la théorie de l'un par celle de l'autre.

- À **Étienne Maignan (1500 euros)** pour sa thèse « Maistre, Comte, Maurras et l'Antiquité. Une continuité critique » (Université de Toulouse Jean-Jaurès)

Résumé : Quelle place a l'Antiquité grecque et romaine dans la mémoire européenne ? Pour certains, elle est un modèle indépassable et les modernes peuvent seulement imiter ses grands auteurs. Pour d'autres, elle est une époque d'ignorance et de barbarie à oublier. Pour d'autres encore, elle est un sujet de curiosité, comme une tribu d'Amazonie, avec ses étranges coutumes. Pour nos auteurs, trois écrivains du XIXe siècle, elle est un peu de tout cela et plus encore : l'Antiquité est pour eux la source de tous les développements futurs de la civilisation et du savoir. L'un d'eux écrit « rien de grand n'a de grand commencement » : l'Histoire progresse à partir de petites intuitions. Religion, science et culture sont ainsi nés dans l'Antiquité et ont continué jusqu'aux temps modernes, menacés néanmoins par des théoriciens avides de bouleversements. La modernité est en fait un énième retour du même conflit, entre la tentation de la division grecque et l'aspiration romaine à l'unité.

Félicitations aux deux lauréats !

Colloques Conférences et séminaires

Séminaire double « Généalogie des sciences sociales du religieux - Qu'est ce qu'une littérature catholique » 2020/ 2021

proposé par Matthieu Béra, Alexandra Delattre, Dominique Iogna-Prat, Pierre Lassave

Le séminaire se fera en distanciel, sur *zoom* (ID à préciser), aux dates indiquées, sur le créneau des jeudi 11-13h. Il est en lien avec le séminaire d'Alexandra Delattre (qu'est-ce qu'une « littérature catholique ? ») qui a lieu les mêmes jours (et un peu plus) de 15 à 17h (ID Zoom à préciser également).

Généalogie des sciences sociales du religieux

Séance 1 (jeudi 26 novembre)

Bilan de l'année précédente, programme de l'année

Point d'étape sur le séminaire qui fut coupé dans son bel élan en décembre 2019 (grèves des transports, puis confinement général), n'ayant pu livrer que 4 séances sur 8. Programme de l'année à venir, avec 8 séances et 5 intervenants.

Séance 2 (jeudi 17 décembre)

L'héritage des débats allemands sur les fondements de la peine dans la pensée de Durkheim

Intervenant : **Jean-Louis Halperin**, professeur d'histoire du droit à l'ENS, auteur (entre autres) d'une *Histoire du droit privé français* depuis 1804, 2012.

Séance 3 (jeudi 14 janvier)

Crime et religion

Intervenant : **Matthieu Béra**, MCF (HDR) de sociologie à l'Université de Bordeaux, IRDAP, membre associé au Césor-EHESS, auteur (entre autres) de *Durkheim à Bordeaux* (Confluences, 2014) et *Les Formes élémentaires de la vie religieuse, cent ans après. Durkheim et la religion* (codirection avec N.Sembel, Garnier 2019).

Séance 4 (jeudi 21 janvier)

La religion dans la culture philosophique au programme des lycées autour de 1880

Intervenant : **Jean-Louis Fabiani**, Dr d'études à l'EHESS, Dr du Centre des sciences religieuses de l'Université européenne de Vienne, auteur (entre autres) des *Philosophes de la république* (Minit, 1988).

Séance 5 (jeudi 4 mars)

Premières lectures de Durkheim à l'ENS et première objectivation du religieux

Intervenant : **Giovanni Paoletti**, Professeur de philosophie à l'Université de Pise (Italie), auteur (entre autre) de *Durkheim et la philosophie* (Garnier, 2012).

Séance 6 (jeudi 11 mars)

Psychologie et psychologie des religions autour de 1890

Intervenant : **Thibaud Trochu**, MCF de philosophie à l'Université de Lille, membre du centre Koyré, auteur de *James, pour une autre histoire de la psychologie* (CNRS Edition, 2018)

Séance 7 (jeudi 20 mai)

« La justice est pleine de charité »: du culte de la personne chez Wilhelm Wundt, Émile Durkheim et Gaston Richard

Intervenante : **Cécile Rol** enseigne à l'université Martin Luther de Halle (Allemagne), auteur (entre autres) avec Christian Papilloud de *Moral - Recht - Nation: Die Soziologie der Solidarität Gaston Richards (1860-1945)* (septembre 2019).

Séance 8 (jeudi 27 mai)

Bilan annuel et jalons pour la suite

Qu'est-ce qu'une littérature catholique ?

1. 26 novembre. **Le statut du producteur.** Naissance de l'intellectuel catholique. (Hervé Serry)

2. 17 décembre. **Le magistère.** Catholicisme et culture médiatique. (Jean-Baptiste Amadiou)

3. 14 janvier. **Questions de genres (2).** Les pratiques de lecture des femmes dans la France du XIX^e siècle. (Isabelle Matamoros)

4. 28 janvier. **Actualité critique.** *La Haine des clercs.* (Sarah Al-Matary)

5. 11 février. **Littérature et société (1).** *La littérature selon Louis de Bonald* (Flavien Bertran de Balenda).

- 6. 4 mars. **Littérature et construction de l'identité nationale (1)**
Maurice Barrès. Catholicisme et discours identitaire. (Alexandra Delattre/
discutant Jessica Desclaux)
- 7. 11 mars. **Littérature et société (2)**. Huysmans. Politique et Religion.
(Jean- Marie Seillan)
- 8. 8 avril. **Littérature et construction de l'identité nationale (2)**. Le cas
Péguy. (Alexandre de Vitry)
- 9. 6 mai. **La littérature d'inspiration catholique et ses catégories**. (Frédéric
Gugelot)
- 10. 20 mai. **Conclusion Générale** (Alexandra Delattre).
- 11. 10 juin (journée d'étude). **La littérature spirituelle en diachronie**.

Colloques 2020

2020 s'annonçait comme une année riche en manifestations scientifiques cette année, mais notre activité scientifique a largement pâti de la situation sanitaire :

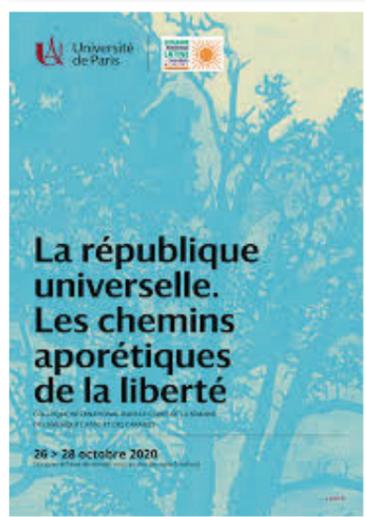
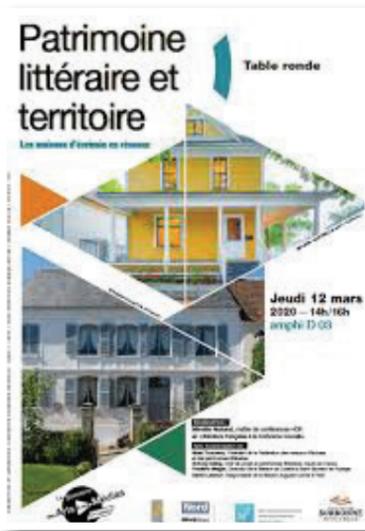
Journées d'études « Littérature et positivisme », organisée par la Maison d'Auguste Comte et le Césor : prévues en juin 2020, ces journées ont été reportées au printemps 2021, si les conditions sont réunies à ce moment-là.

Colloque « faire société sans dieu ni maître » avec le Césor, les Etudes saint-simoniennes et la Société proudhonienne : Prévu en novembre 2020, il sera reporté – si tout va bien - en juin 2021.

Interventions / Communications sur Comte et le positivisme

David Labreure, « Les positivistes et la Commune de Paris » dans le cadre du colloque international « La République universelle. Les chemins aporétiques de la liberté » dans le cadre de la Semaine de l'Amérique latine et des Caraïbes, en collaboration avec l'Université de Paris / 28 octobre 2020 à la Chapelle de l'Humanité.

David Labreure, « Le réseau île de France des Maisons d'écrivains » dans le cadre de la table ronde « Patrimoine littéraire et territoire » organisée à l'occasion de la Semaine des arts et des médias à l'Université Paris III / 12 mars 2020 à l'Université Paris III- site Censier.

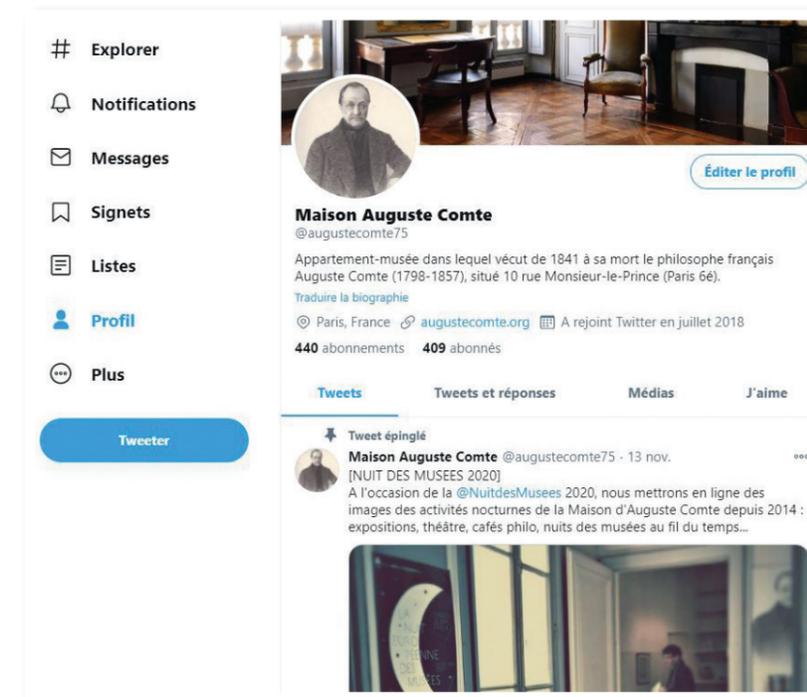


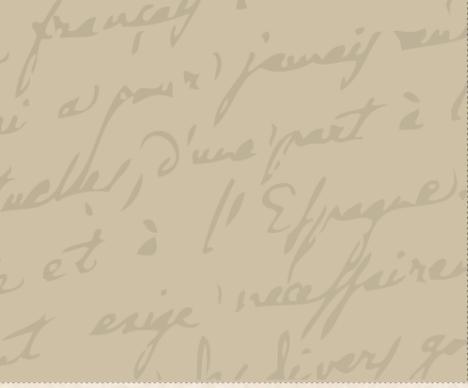
Réseaux sociaux

- La page **Facebook** de la Maison d'Auguste Comte a dépassé la barre symbolique des 1000 abonné.e.s ! Au 20 octobre, leur nombre était de 1125. Le confinement a été propice à une plus grande utilisation de ce réseau pour le maintien de la visibilité de la Maison. Une série sur les portraits d'Auguste Comte, une visite virtuelle du musée (avec images d'archives) ont été ainsi mises en ligne à cette occasion et très bien suivies.

- Le compte **Instagram**, mis en place en mai 2017, est toujours au-dessus des 2000 abonnés. Là aussi, le réseau a servi de « vitrine » en temps de confinement avec des photos du musée pièce par pièce.

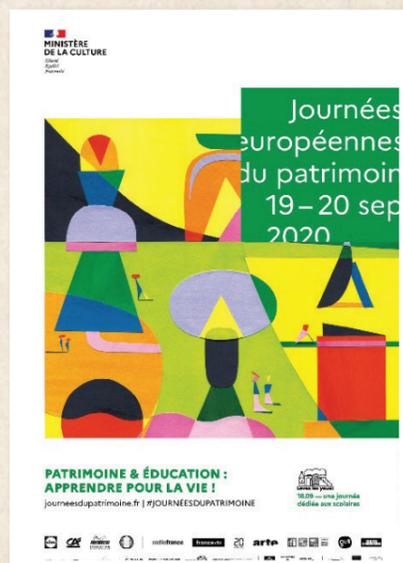
- Le compte **twitter**, ouvert en juillet 2018, est suivi par près de 400 followers et a lui aussi connu, pendant cette période, une hausse spectaculaire de visibilité.





La vie du musée

Manifestations nationales, journées du patrimoine, fréquentation du musée



Journées du patrimoine 2020 : samedi 19 et dimanche 20 septembre

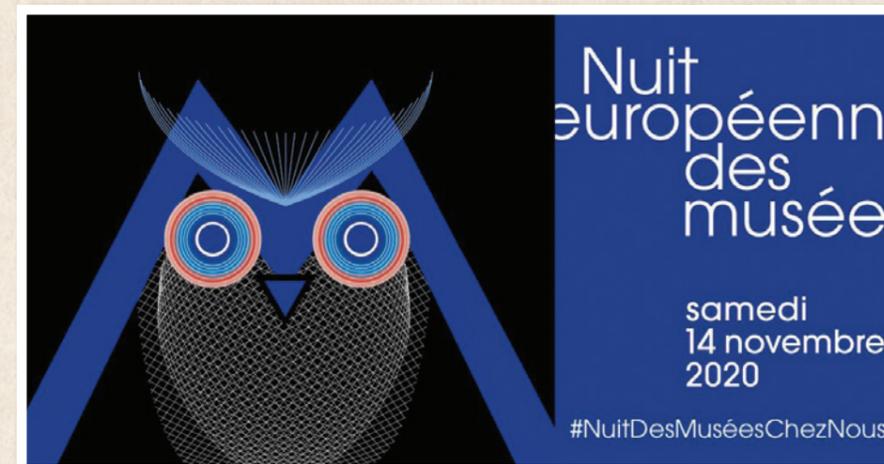
Dans des circonstances particulières en cette année marquée par l'épidémie de coronavirus, les Journées européennes du patrimoine sont néanmoins restées un rendez-vous incontournable pour le public. Ce ne sont pas moins de 543 visiteurs qui ont passé les portes du musée au cours de ces deux journées. Un grand merci au public pour sa fidélité et à Michel Blanc, Michel Bourdeau, Jean-François Braunstein, Thomas Drouot et Grégory Darbadie pour leur présence lors de l'accueil des visiteurs.

Prochaines Journées du patrimoine : samedi 18 et dimanche 19 septembre 2021



Nuit des musées 2020 : samedi 14 novembre 2020

La nuit des musées, initialement prévue en mai, n'a pu se tenir à la date prévue et a été reportée au 14 novembre 2020 sous forme « virtuelle ». La Maison d'Auguste Comte a participé à sa manière à l'événement en mettant en ligne sur les réseaux sociaux ce jour-là des images de ses activités nocturnes : nuits des musées au fil du temps, heures philo, théâtre et autres visites et lectures organisées en soirée. La date de la prochaine nuit des musées n'est pas encore connue à ce jour.



	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017	2018	2019	2020
visiteurs par an	769	782	952	1240	1764	1621	2654	3392	3913	1332*
Journées du Patrimoine	391	372	403	368	301	571	442	1086	570	543
Nuit des musées				318	345	201	232	173	126	Annulée
Expositions							1035	891	1365	Pas d'exposition

* au 30 / 11



© Nicolas Velet

La maison du philosophe Auguste Comte

La Maison Auguste Comte invite à découvrir l'univers du philosophe éponyme (1798-1857), fondateur du positivisme et de la Religion de l'Humanité. Absolument rien n'a changé dans cet appartement qui demeure comme figé dans le temps avec son mobilier d'origine et les objets ayant appartenu au célèbre penseur. À noter, la chapelle de l'Humanité sera elle aussi ouverte pour les Journées du Patrimoine.

On parle du musée

À l'occasion des journées du patrimoine (septembre 2020), la version en ligne magazine AD (Architectural Digest) a inclus la Maison d'Auguste Comte parmi « les lieux insolites à découvrir absolument » !

<https://www.admagazine.fr/architecture/actualite-architecture/diaporama/journees-du-patrimoine-2020-les-lieux-insolites-a-decouvrir-absolument-a-paris/60779>

Restauration du parquet

Après la restauration de deux meubles de l'appartement à l'été dernier, nous avons poursuivi nos travaux au musée avec le parquet, dont quelques lattes étaient à remplacer ou à réparer. C'est l'entreprise Parquets Briatte qui s'est chargé de cette restauration.



Latte abîmée dans le salon avant/ après.



Ouvrages sur Comte et le positivisme

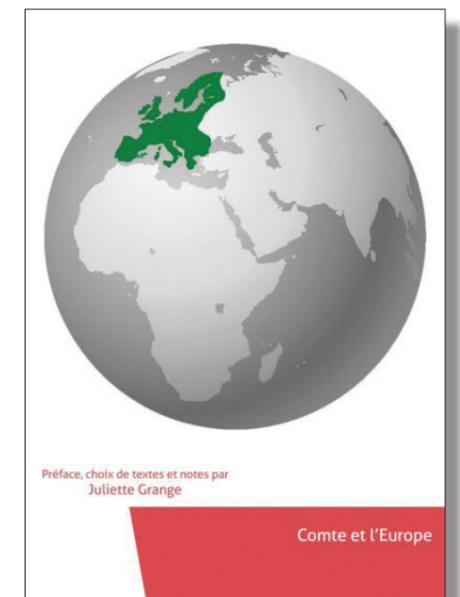
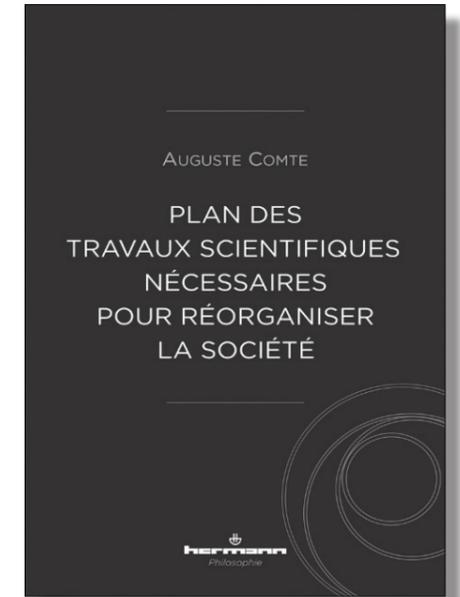
Auguste Comte, *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, présentation et notes par Michel Bourdeau, Paris, Hermann, « Hermann philosophie », 2020

Qui veut s'initier à la pensée de Comte est d'ordinaire renvoyé aux deux premières leçons du *Cours de philosophie positive*. Mais n'est-ce pas s'exposer à s'interdire de comprendre ce que Comte a poursuivi sa vie durant ? Le *Cours* ne faisait pas partie du programme que le jeune polytechnicien s'était fixé alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans, mais qu'il n'a jamais perdu de vue. Si Comte a toujours désigné le texte ici réédité comme son opuscule fondamental, c'est qu'il offre la meilleure voie d'accès à l'ensemble de son œuvre. Comme l'indique le titre, on y trouvera les deux thèmes qui n'ont cessé d'alimenter sa réflexion : la science et la société. À une époque où il semble qu'on ait oublié jusqu'à l'existence d'une politique positive, il n'était pas inutile de rappeler que, pour le positivisme, philosophie politique et philosophie des sciences s'appellent l'une l'autre.

Cet ouvrage est publié avec le concours de la Maison d'Auguste Comte.

Juliette Grange, *Comte et l'Europe*, Paris, Editions Le Manuscrit, 2020.

Parmi les philosophes qui ont défini, au-delà des États nations, l'Europe comme une entité sociale et culturelle, Auguste Comte est l'un de ceux dont la pensée est la plus complexe et la plus puissante. L'Europe n'est pas une entité géographiquement limitée, elle n'a pas d'identité. Elle est un mouvement, un idéal, un cheminement vers cet idéal. De l'Empire romain à Charlemagne, du christianisme médiéval à la révolution scientifique et technique, de l'humanisme moderne (habeas corpus, respect de la libre pensée) jusqu'à la spiritualité future, l'humanité est en marche vers elle-même. À partir de l'Europe, elle devient ce qu'elle est : pacifique, prospère et attachée aux valeurs de respect de la vie spirituelle et physique des personnes. Car pour le philosophe, il existe deux pouvoirs, à la fois complémentaires et antagonistes : le pouvoir temporel - longtemps militaire, plus tard économique et industriel -, le pouvoir spirituel - longtemps religieux, puis intellectuel, scientifique et culturel. L'Europe en paix des chercheurs, des médecins, des ingénieurs et des artistes, l'Universitas européenne, ou la République occidentale selon l'expression de Comte, est un idéal. Cet idéal, l'Europe a pour vocation de le transmettre au monde.





David Labreure et Annie Petit (dir.), *Femmes et positivisme*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, « Formes et savoirs », 2020.

Au XIX^e siècle les débats sur le rôle des femmes s’amplifient et nombreuses sont celles qui présentent des revendications nouvelles. Or, c’est aussi l’époque où le mouvement positiviste se construit et se développe. Les positions du fondateur, Auguste Comte, sont complexes et paradoxales. Dans sa vie, il s’est entouré de personnalités féminines marquantes ; dans sa philosophie, la question des femmes est un enjeu important, tout comme dans sa « religion de l’Humanité ». De plus, certaines femmes ont joué un rôle important dans l’évolution du mouvement. Chez les disciples positivistes, dispersés par la suite entre différentes écoles, les débats restent vivaces : sur l’instruction des filles, le travail des femmes, leurs droits civiques, la possibilité du divorce, la conception du rôle maternel, etc. Des sympathisantes, également militantes féministes, ont même contribué à la diffusion du positivisme à l’étranger.

Cet ouvrage, publié avec le concours de la Maison d’Auguste Comte, est issu des journées d’études « Femmes et positivisme » organisées en mars 2019 à la Chapelle de l’Humanité.

Sommaire

I. Le Temps des femmes

- Michelle Perrot – Le Genre du XIX^e siècle
- Isabelle Matamoros – Les femmes et l’éducation positive : une philosophie pour combattre « à armes égales »
- Blandine Husser et David Labreure – Les femmes révélées. De l’appartement aux archives du 10 rue Monsieur-le-Prince

II. Comte et les femmes : ses relations et ses considérations

- Bruno Gentil – Caroline Massin, épouse d’Auguste Comte « dévouée mais pas soumise »
- Michel Blanc – Clotilde de Vaux, l’égérie d’Auguste Comte
- Jacqueline Lalouette – La femme glorifiée et les femmes ignorées dans le Calendrier positiviste
- Laurent Clauzade – L’Utopie de la Vierge-Mère : une physiologie de l’influence du moral sur le physique

III. Les femmes dans le(s) mouvement(s) positiviste(s) post-comtien(s)

- Annie Petit – Les Disciples d’Auguste Comte et le militantisme féministe
- Claude Schkolnyk – Victoire Tinayre et les positivistes
- Mary Pickering – L’empreinte positiviste sur les femmes progressistes anglaises et américaines

Bibliographie

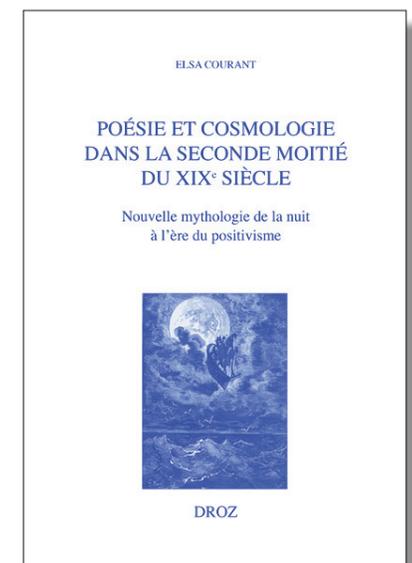
Index

Constancia Lima Duarte, *#Nisia Floresta presente. Uma brasileira illustre*, Natal, Mariana Hardi, 2019.

#Nisia Floresta Presente est un ouvrage biographique sur la militante féministe, abolitionniste et écrivaine brésilienne Nisia Floresta Brasileira. Militante abolitionniste, féministe engagée, elle a entretenu une correspondance avec Auguste Comte et lui a rendu visite dans les dernières années de sa vie, probablement à plusieurs reprises. Nisia Floresta a notamment publié un ouvrage fondateur pour le droit des femmes au Brésil, *Direitos das mulheres e injustiça dos homens* (1832), traduction des travaux de l’autrice et militante pour le droit des femmes anglaise Mary Wollstonecraft (*A Vindication of the rights of woman*, 1792) dont Comte possède l’essai sur la défense des droits des femmes.

Elsa Courant, *Poésie et cosmologie dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Nouvelle mythologie de la nuit à l’ère du positivisme*, Genève, Droz, 2020.

Le XIX^e siècle a-t-il changé notre rapport au cosmos ? La valeur « poétique » de l’émotion procurée par le spectacle d’une nuit étoilée est-elle un héritage littéraire ? Ce livre étudie les rapports entre la poésie française et les hypothèses sur le système du monde, au sortir des grandes années du « clair de lune » romantique. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la redéfinition des méthodes scientifiques, le progrès spectaculaire des connaissances astronomiques et leur popularisation, les premiers déchiffrements des textes sacrés de l’Inde et le renversement progressif de la hiérarchie entre Sciences et Lettres ont informé le dialogue ancien entre poésie et savoirs sur le cosmos, des traités de mécanique céleste aux récits mythologiques. À partir des œuvres de Lamartine, Hugo, Mallarmé et tant d’autres auteurs parfois oubliés, cette enquête propose de redécouvrir un ensemble de problématiques majeures pour la poésie de cette période, et pour l’histoire des idées : la traduction culturelle des représentations du monde, la forme totale, la fonction mythologique du langage ou les missions du genre poétique.





Autres ouvrages

Johann Heilbron, *La sociologie française. Sociogenèse d'une tradition nationale*, Paris, CNRS Editions, 2020.

Si la sociologie, comme la photographie ou encore l'art de l'essai, est bien une invention française, il faut encore reconnaître que les chercheurs français n'ont pas seulement été les pionniers de la discipline, tels Auguste Comte et Émile Durkheim : ils ont également contribué, par leurs efforts collectifs, à produire une véritable tradition intellectuelle particulièrement féconde. Mais qu'est-ce que partagent des sociologues aussi divers que Raymond Aron, Pierre Bourdieu, Bruno Latour ou encore Luc Boltanski, par exemple, qui appartiennent à des générations différentes, et représentent des courants intellectuels et des styles de travail tout à fait distincts ? Johan Heilbron présente ici une vue d'ensemble unique sur la plus ancienne et l'une des traditions nationales les plus vivantes de la sociologie. Il s'attache à retracer son évolution depuis ses débuts, à l'orée du XIX^e siècle, jusqu'à son expansion à la fin du XX^e siècle. Présentant de nouvelles interprétations de la manière dont des penseurs comme Émile Durkheim et son groupe de collaborateurs ont redéfini la discipline et ont contribué au renouvellement d'autres sciences humaines, le livre de Heilbron constitue une étude sociologique novatrice et un ouvrage de référence pour l'histoire des sciences sociales.

Alexandre Moatti, *Aux racines du transhumanisme. France 1930-1980*, Paris, Odile Jacob, 2020.

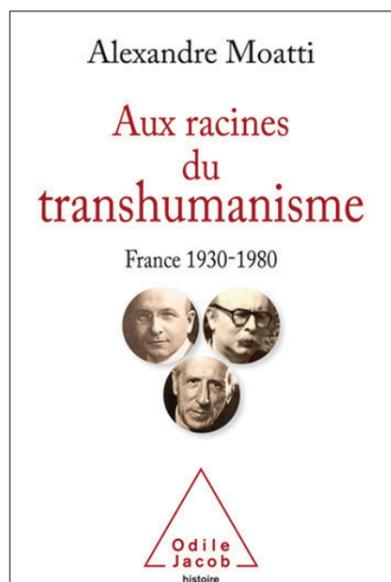
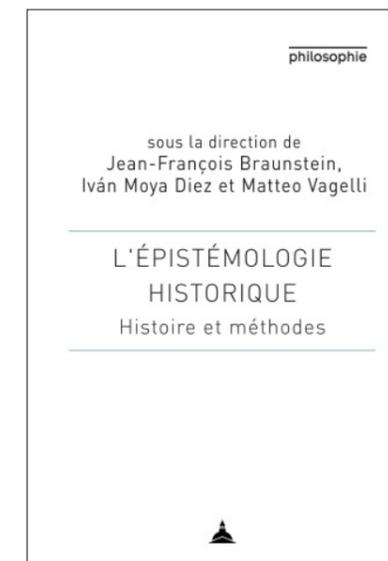
Le transhumanisme a le vent en poupe. Les prouesses et promesses conjuguées de l'informatique et de la biologie se chantent sur tous les tons à la une des médias. En bref : l'homme de demain ne nous ressemblera guère ! Mais cette chanson n'est pas nouvelle. Même revue par la technologie, elle parle toujours, in fine, d'eugénisme et de sélection, thèmes tabous que l'on agitait déjà dans les années 1930. On se demandait alors jusqu'où iraient les machines et si l'homme, dépassé par la science, ne pourrait pas en outre être modifié par elle. Quand le physiologiste Alexis Carrel, prix Nobel 1912, milite pour un eugénisme actif, Jean Rostand évoque le « surhomme » et Teilhard de Chardin l'« ultrahumain ». Les racines du transhumanisme ne sont pas exclusivement françaises, mais elles ressortent avec une étonnante netteté de cette analyse, qui les montre croisant et recroisant les autres grandes idéologies du siècle dernier. Les technologies les plus « avancées » posent en termes nouveaux des questions débattues depuis un siècle : l'histoire des idées décrit parfois des boucles inattendues.

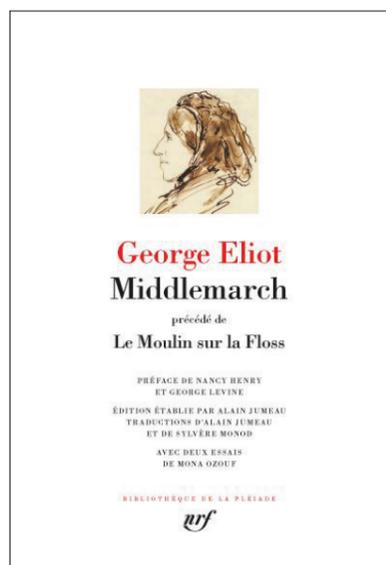
J.-F. Braunstein, Ivan Moya Diez et Matteo Vagelli (dir.), *L'Épistémologie historique. Histoire et méthodes*, Paris, Editions de la Sorbonne, « Philosophie », 2019.

Qu'est-ce que l'« épistémologie historique » ? À cette question ce volume répond en esquisant le portrait d'un Janus bifrons, dont l'une des faces est tournée vers le « style français » traditionnel en histoire des sciences et l'autre vers les avancées épistémologiques anglo-saxonnes les plus contemporaines. Quels sont les échanges, les continuités et décalages, les convergences et divergences entre des philosophes ou historiens des sciences aussi divers que Gaston Bachelard, Georges Canguilhem, Michel Foucault, Ian Hacking, Hans-Jörg Rheinberger, Peter Galison ou Lorraine Daston ? De même que l'on peut distinguer différentes époques et versions de l'épistémologie historique et de l'*historical epistemology*, de même les « méthodes » mobilisées dans des contextes scientifiques particuliers sont très diverses. Ce volume vise à réfléchir plus avant, à partir de l'étude de cas précis, sur les modalités selon lesquelles des objets et des concepts émergent historiquement à l'intérieur des diverses sciences. Les objets mathématiques ont-ils une histoire ? Comment des sujets humains sont-ils devenus les objets d'une science de l'observation ? Le traitement statistique des données est-il la seule issue possible pour les sciences médicales ? En donnant ces exemples, parmi d'autres, des possibilités d'interactions entre sciences, philosophie et histoire, ce volume veut montrer que l'épistémologie historique n'est pas un « livre de recettes » méthodologiques, mais bien plutôt un champ de questionnement ouvert : la flexibilité de l'épistémologie historique lui permet de répondre à bon nombre des défis posés par la philosophie des sciences contemporaine.

Régis Debray, *D'un siècle l'autre*, Paris, Gallimard, 2020

Les philosophes ont la chance d'avoir Minerve pour déesse protectrice. Sa chouette prend son vol au crépuscule. Heureuse coïncidence, c'est là où j'en suis. Ce volatile, juste avant la nuit, nous prête sa vue plongeante sur l'enfilade des hasards qui nous a fait grandir. On peut alors rembobiner le film et discerner comme une courbe reliant nos saisons l'une à l'autre. Pardon pour l'outrecuidance mais il m'a semblé que la parabole d'un « intellectuel » français, ayant connu plus d'un pays et quelques écarts de conduite, pouvait, comme un document parmi d'autres, contribuer à la cartographie d'une époque très bousculée et encore un peu floue.





George Eliot, *Middlemarch précédé de Le Moulin sur la Floss*, Trad. de l'anglais par Alain Jumeau et Sylvère Monod. Édition d'Alain Jumeau. Préface de Nancy Henry et George Levine avec deux essais de Mona Ozouf, Bibliothèque de la Pléiade, n° 647, 2020.

Middlemarch (1871-1872) est le plus grand roman victorien, et aux yeux de certains le meilleur roman de langue anglaise, toutes époques confondues. Quête de la vérité menée de plusieurs points de vue, le livre ne saurait être réduit au destin de Dorothea Brooke, jeune fille altruiste et utopiste qui épouse un érudit desséché. Autour du couple gravitent de nombreux personnages, assujettis à des liens familiaux, conjugaux, de voisinage, d'intérêts. George Eliot entrelace les destins individuels, ménage des rebondissements dignes d'un feuilleton, sans jamais céder à la facilité : sa peinture psychologique est de la plus grande finesse lorsqu'elle décrit les désirs et les tragédies de ceux dont les vies s'entremêlent sur la trame d'une même étoffe. Son acuité peut se parer d'ironie, sans que jamais s'étiolle la sympathie qu'elle éprouve pour ses créatures confrontées à la défaite de leurs aspirations. Les événements se déroulent dans l'Angleterre provinciale des années 1830, mais ce «plaidoyer pour la beauté des vies ordinaires» (Mona Ozouf) a pour sujet les passions humaines, qui sont sans âge. *Middlemarch* est ici précédé du chef-d'œuvre de la première période de George Eliot, *Le Moulin sur la Floss* (1860). Eliot, née Mary Anne Evans, a mis beaucoup d'elle-même dans le personnage de Maggie Tulliver, petite fille turbulente à la nature exaltée, passionnée par les livres, «aussi affamée de savoir qu'elle l'est d'amour» (M. Ozouf). Proust avouait avoir pleuré à la lecture de ce roman du paradis perdu de l'enfance. Maggie sera victime de l'ostracisme social – comme sa créatrice, qui vécut vingt-cinq ans avec un homme qui n'était pas son mari et chercha, à travers une œuvre littéraire liant l'intellect aux sentiments, à obtenir cette respectabilité chère aux victoriens. À sa mort, en 1880, elle fut célébrée comme «le plus grand romancier anglais contemporain». On ne lui permit pourtant pas d'être enterrée, comme l'avait été Dickens, dans le «Coin des poètes» de l'abbaye de Westminster.

Revue

Autour de Comte et Saint-Simon, *Archives de sciences sociales des religions*, n°190, Avril-juin 2020.

Sous la direction de **Dominique Iogna-Prat et Alain Rauwel**

Qu'est-ce au juste qu'une utopie, et qu'en advient-il lorsqu'elle se mêle de religion ? Au lendemain de l'immense bouleversement qu'avait été la Révolution française, les œuvres de Saint-Simon et d'Auguste Comte, elles-mêmes traversées par la question religieuse, ont été l'objet de multiples investissements ordonnés tantôt à la nostalgie de l'ordre ancien, tantôt à l'invention d'un monde nouveau où raison et religion

se partageraient l'invention du sens donné à la vie commune. Issu de plusieurs rencontres entre historiens, philosophes et spécialistes de la littérature, le dossier « Autour de Comte et Saint-Simon. Reconfigurations socio-religieuses post-révolutionnaires », explore les formes prises par cette « société imaginaire » dont Tocqueville disait qu'elle se bâtissait au-dessus de la « société réelle », dans un double rapport de contiguïté et de critique. On y croise Joseph de Maistre et George Sand, Gustave d'Eichthal et Pierre Leroux, Enfantin et Saint-Amand Bazard, l'Index romain et la question du blasphème. Qu'elle soit métaphorique ou tissée de rites et rêvant d'institution, la religion y sert de support à une critique de la modernité nourrie par le romantisme et le retour des prophètes. Une tradition littéraire se déploie, aux prises avec l'actualité et l'histoire en train de se faire, et qui n'est peut-être rien d'autre que la première tradition sociologique.

Articles

Michel Bourdeau

« Société politique et société religieuse », *Commentaire*, n° 169 (printemps 2020), p. 107-114.

« Politique positive et démocratie », *Cahiers philosophiques* n° 156, p. 65-90.

« Saint-Simon et Auguste Comte. La fin d'une collaboration, 1822-1824 », *Archives de philosophie*, n° 82-4, p. 771-790.

« Progrès et Bonheur, Auguste Comte », in *Le bonheur Dictionnaire historique et critique*, éd. Michèle Gally, CNRS éditions, 2019.

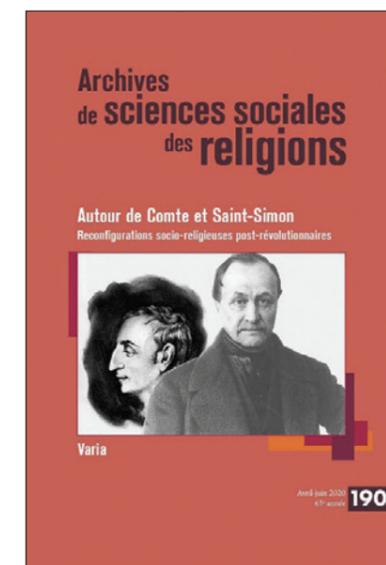
« Auguste Comte », in *The Blackwell Encyclopedia of Sociology* (George Ritzer, ed.) DOI [10.1002/9781405165518](https://doi.org/10.1002/9781405165518)

« Auguste Comte », in *Bloomsbury Encyclopedia of Philosophers*, DOI [10.5040/9781350962217.0001](https://doi.org/10.5040/9781350962217.0001)

Laurent Clauzade

« Auguste Comte and the Monistic Positivism of Ernst Mach », in Friedrich Stadler (ed.), *Ernst Mach - Life, Work, Influence*, Vienna Circle Institute Yearbook, 22, Springer, 2019, p. 663-672.

« Structure et fonction de l'encyclopédie chez Auguste Comte ». in Vincent Bourdeau, Jean-Luc Chappey et Julien Vincent (dir.), *Les encyclopédismes en France à l'ère des révolutions (1789-1850)*, Besançon,



Presses Universitaires de Franche-Comté, 2020, Les cahiers de la MSHE Ledoux, p. 165-185.

Présentation et annotation des essais « Philosophie religieuse. *Ciel et Terre*, par Jean Reynaud » (153-184), « Charles Dickens » (217-258), « William Thackeray » (477-526),

« Auguste Comte » (961-969), « *Le Christ*, par Émile Barrault » (981-984), « *La Philosophie de Hamilton*, par M. Stuart Mill » (1189-1191), in Hippolyte Taine, *Essais de critique et d'histoire.*, P. Tortonese, N. Richard, M. Perret (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2020, 2 vol.

« Auguste Comte and spiritualism » in *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 28, 2020 – issue 5 : French spiritualism in nineteenth century, Routledge, p. 944-965.

Laurent Fedi

« Races et histoire chez Auguste Comte et dans sa postérité » in *La modernité disputée: textes offerts à Pierre-André Taguieff*, textes rassemblés par A. Duraffour, P. Gumpłowicz, G. Kauffmann, I. De Mecquenem, P. Zawadzski, CNRS éditions, 2020, p. 177-183.

En ligne

Charles Hadji, « Coronavirus : la pandémie à la lumière de la philosophie d'Auguste Comte » (*The Conversation*, 17/03/2020)

<https://theconversation.com/coronavirus-la-pandemie-a-la-lumiere-de-la-philosophie-dauguste-comte-133835>

Geertje Dekkers « Langs de wetenschap naar het paradijs » (*Filosofie Magazine*, 06/2020)

(article en néerlandais sur Auguste Comte dans l'équivalent batave de notre « Philosophie magazine »)

https://www.filosofie.nl/langs-de-wetenschap-naar-het-paradijs/?fbclid=IwAR2vo-DrNQ3avIawQ1SgAkQGhKG_36eNF--Fim7SJ1hP0XhignIZIiGUA4

Cyril Verdet « L'astronomie, modèle de « science positive » chez Auguste Comte », vidéo réalisée pour le site cultureGnum (18/6/2020), éditée par Alexandre Moatti.

Si l'astronomie (c'est-à-dire en fait l'étude du système solaire) est une science « positive » pour Comte, c'est parce qu'elle est entièrement déterminée par la géométrie du mouvement des planètes, sans aucune

hypothèse spéculative ; d'ailleurs Comte évoque l'astronomie en rapport principalement avec les mathématiques et la géométrie, et très peu en relation avec la physique. Et en tant que science « positive » par excellence, l'astronomie fera l'objet pour Comte, après son *Cours de philosophie positive* (1830-1842), d'un exemple concret sous la forme du *Traité philosophique d'astronomie populaire* (1844). Ce Traité reprenait les leçons données par Comte au public « ouvrier » à la Mairie du III^e arrondissement parisien. Dans son étude historico-philosophique de l'astronomie, Comte s'appuiera principalement sur l'œuvre de Laplace (*Exposition du système du monde*, 1796), et aussi sur celles de Herschel (le découvreur d'Uranus) et de Méchain. Il s'appuiera aussi sur Newton, en préférant le terme *gravitation* à celui d'*attraction*, jugé trop « métaphysique ».

https://www.canal-u.tv/video/culture_g_num/l_astronomie_modele_de_science_positive_chez_auguste_comte.57601

Michel Blanc, Carnet de recherches en ligne « Clotilde de Vaux l'égérie d'Auguste Comte »

Nouvel article mis en ligne le 20 août 2020 : « Originalité et pré-féminisme des idées de Clotilde de Vaux »

<https://cdev.hypotheses.org/date/2020/08>

Archives

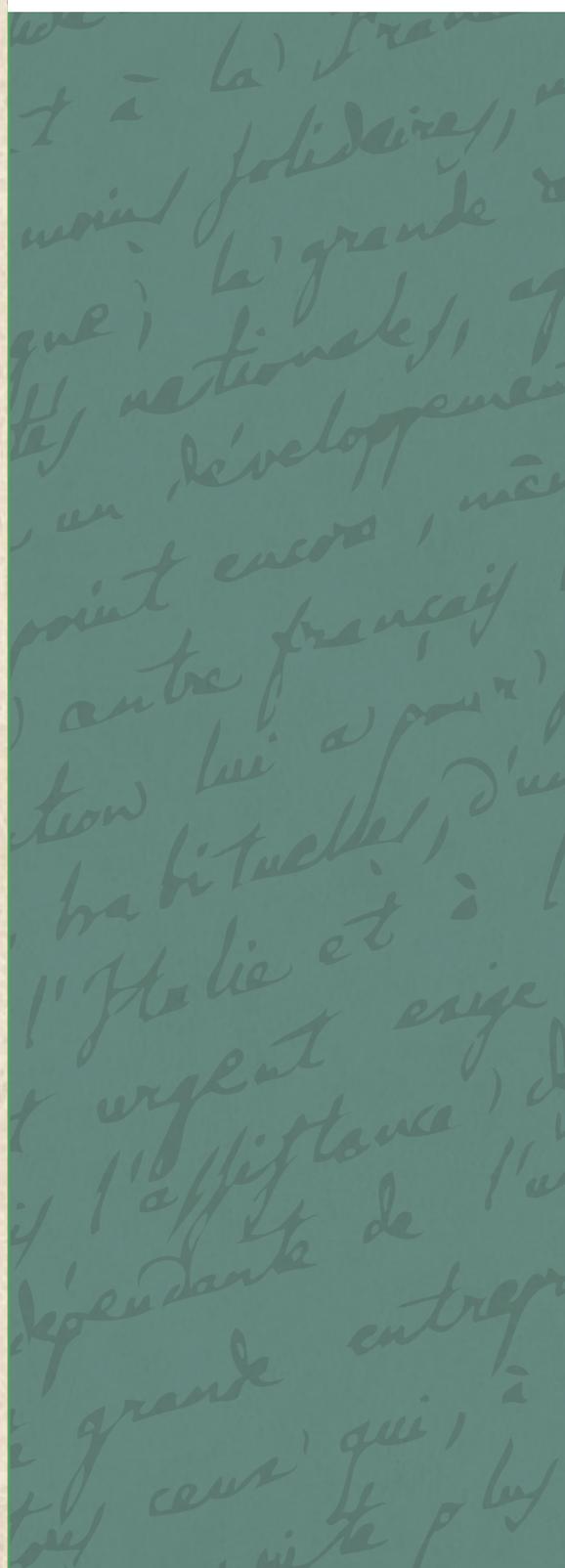
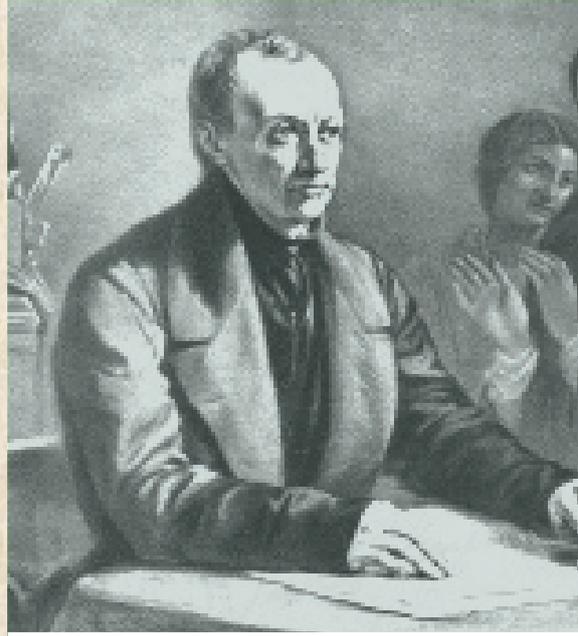
L'inventaire des archives du fonds Auguste Comte, réalisé par Blandine Husser et David Labreure est désormais présent sur le catalogue en ligne des archives et des manuscrits de l'enseignement supérieur (CALAMES). Un grand merci à l'École nationale des chartes I PSL et au Comité des Travaux Historiques et Scientifiques - CTHS qui ont rendu possible cette mise en ligne qui apportera une meilleure visibilité à nos archives!

<http://www.calames.abes.fr/pub/>

Bulletin de la Maison d'Auguste Comte
ISSN 2557-8227

Directeur de la publication: Jean-François Braunstein
Rédacteur en chef: David Labreure

Conception graphique : Claire Holvoet-Vermaut, Atelier Deltaèdre
Impression : Un point et plus, 24 avenue du Maine 92600 Asnières-sur-Seine



La maison d'Auguste Comte
10 rue Monsieur-le-Prince
75006 Paris
auguste.comte.paris@gmail.com
01.43.26.08.56